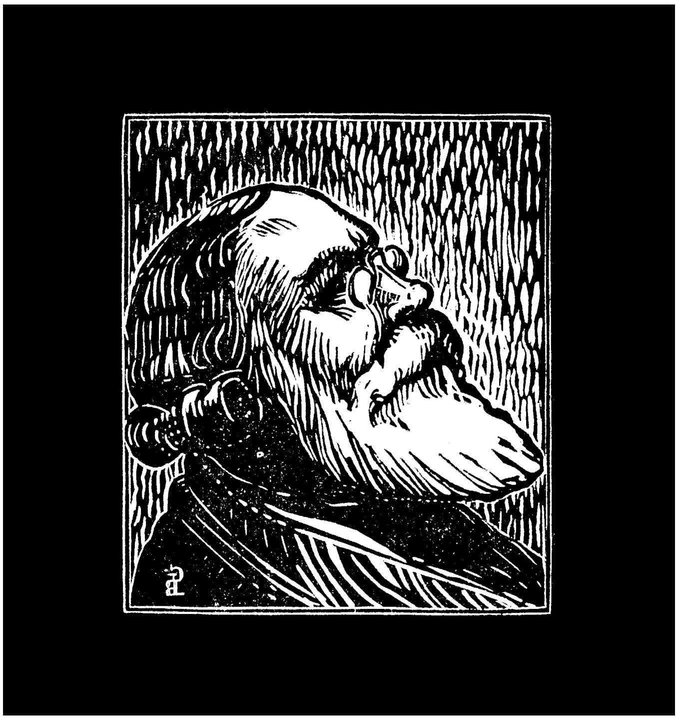
Louis SIMON

Un individualiste dans le social :

Han Ryner



Groupe Maurice-Joyeux
Paris 2003

Un individualiste dans le social :

Han Ryner

Le texte que nous proposons au lecteur, dans les pages qui suivent, est la reproduction *in extenso* de celui publié en 1973 par les Editions Syndicalistes.

Le portrait de Han Ryner est cliché d'après un bois de Gabriel Belot.

Groupe Maurice-Joyeux

On trouvera la liste des livres de Han Ryner en librairie vers la fin du volume.

De Louis Simon :

À LA DÉCOUVERTE DE HAN RYNER. Préface de Jean Rostand, de l'Académie Française. L'Homme. La Pensée. L'Œuvre. Avec une Chronologie, une Bibliographie, un bouquet d'opinions et d'hommages. (Le Pavillon éd.).

MULTIPLES. (Coll. Orphée, Chambelland édi.).

TRAITÉ DES PLURADES. (Chambelland éd.).

SUR LES EXPONENTIELLES SUPERPOSÉES. propriétés générales, prolongements fonctionnels. (Albert Blanchard éd.).

AU VOL DES LUMIÈRES. (Ed. Saint-Germain-des-Prés), poèmes.

CONTES DE HAN RYNER. Choix, préface, notes, bibliographie. (L'Amitié par le Livre, et Le Pavillon, éd.).

FLORILÈGE DE PARABOLES ET DE SONGES. de Han Ryner. (Amitié par le Livre, 1942), Choix et notices.

Introduction à la **Désobéissance Civile** d'Henry-David Thoreau (J.-J. Pauvert, éd.).

I. — Présentation

Il n'est pas paradoxal qu'un théoricien de l'individualisme ait pu être énergiquement mêlé au mouvement social. Ce serait méconnaître les aspects divers qu'à pu prendre l'individualisme, se tromper sur les significations du mot, pour en faire un épouvantail. Certains ne veulent pas aller voir ce qui peut se cacher derrière une déclaration de principe et rejettent tout d'avance.

A ceux qui veulent s'informer, je voudrais montrer ce que furent les positions d'un individualiste, essayer de comprendre comment se tiennent dans une tête claire les pensées et les décisions d'action. Je préciserai des comportements aujourd'hui peu connus.

On peut relever ce qui demeure de général dans une conception particulière. J'expliquerai qu'un homme qui a pensé avec lucidité et liberté, qui a exprimé sa pensée en toute indépendance, conserve une valeur durable. L'expression de cette pensée sur les choses contemporaines rend un son étrangement actuel dans les événements auxquels nous sommes mêlés.

La constance dans les manifestations du caractère humain est relative à la structure de l'espèce, qui n'a guère varié depuis les temps historiques, autant qu'on puisse se fonder sur les documents qui nous sont parvenus. Ce ne peut être qu'ignorance et naïveté de croire que la manière dont se comportent les hommes d'aujourd'hui est chose sans précédent. Cela ne doit pas faire désespérer de tout progrès social, mais, au contraire, nous instruire de ce qui est foncier et nous obliger à chercher des moyens efficaces de transformation. Les structures de pensée et de mentalité persistent, se renouvellent, retrouvent leurs types et leurs formes caractéristiques à travers les sociétés. Il n'est pas vain d'y consacrer des études.

•••

Je prends Han Ryner en exemple. La raison en est que je le connais bien. Je me suis étonné qu'on l'ait peu considéré au point de vue de ses relations avec le social environnant. Moi-même j'avais cherché plutôt à dégager son apport philosophique et littéraire. La variété de ses réflexions a fait négliger les liaisons profondes qu'elles ont eues avec son attitude, avec ses interventions pratiques. Un résumé que j'espère suffisant tentera d'éclairer les relations qui existent entre le caractère, les sentiments, la

philosophie, aussi bien que la situation de l'individu Han Ryner au sein de la société.

L'œuvre de Han Ryner porte sur des notions essentielles au devenir de l'homme. C'est à elle qu'il faudra, bien sûr, se reporter. Les questions qu'il a posées sont loin d'être aujourd'hui toutes résolues. Il est certain que depuis qu'il a tenté de débrouiller les écheveaux traditionnels, d'en montrer des absurdités insupportables à des esprits et des cœurs bien faits, que des points ont été sentis avec plus d'acuité et avec une conscience plus large, reconnaissons donc ce qu'on lui doit effectivement.

Dans chaque problème, on devra souligner l'époque où Han Ryner a pris ses positions, ainsi que les conditions dans lesquelles ses propositions ont été émises. Je donne des repères à ceux qui cherchent une vérité sans confusion en datant quelques textes et quelques attitudes. D'autres pourront relever avec plus de rigueur les faits et les correspondances, mettre en parallèle les inquiétudes présentes avec les préoccupations d'hier. Je tente de fournir les éléments premiers aux chercheurs d'histoire non officielle, et d'inviter à une réflexion débarrassée de préjugés pour un travail utile et qui doit être fait.

Je crois que des jeunes seront étonnés de rencontrer, je ne dis pas des réponses à leurs besoins d'information, mais de fraternelles incitations à trouver leur propre solution. Elles vont dans le sens des contestations qui — enfin ! — se sont fait place dans ce qu'ils revendiquaient depuis qu'ils ont reconnu que les vieux enseignements et les méthodes d'enseignement étaient périmés, qu'il fallait accéder à d'autres procédés d'éveil, et qu'il fallait inaugurer des formes nouvelles de vie.

•••

Han Ryner, du moins une fois les expériences de jeunesse effectuées, ne s'est pas manifesté en des appartenances partisanes ou politiques, mais d'abord par la solidarité avec des individus. Il a rejeté tout ce qui lui semblait frontières et traditions. Au seul individu en son unicité irremplaçable il déférait la valeur. Il ne voulait voir que l'homme, non les fonctions.

Sa philosophie libertaire écarte les juridictions extérieures, l'appareil d'Etat, les lois positives. Il n'a pas imaginé que ce système puisse être aboli par la violence.

Il appelle à la révolution intérieure ; volonté de réaliser son individualité, de se dégager, de se faire, de trouver la santé morale — disons plutôt, comme lui, éthique — par l'accord de soi dans la raison, le cœur et l'action. Ne faudrait-il pas dire : sa raison, son cœur, et son action propre ?

Dépouillée des éducations traditionnelles, la conscience est le domaine

où l'individu est maître de lui, où nul ne peut le remplacer.

Han Ryner recourt à une sagesse équilibrée (peut-elle ne pas l'être ?), non pas théorie venue du dehors, mais pensée passionnément poursuivie. Il se rattache aux sagesses antiques, à leurs sources, aux constantes humaines, au trésor des acquisitions morales dans leur universalité, mais adaptées aux possibilités présentes.

Il applique ses règles de vie personnelle à une coopération où il recherche l'efficacité. Dans l'incertitude du moment, il pratiquera souvent la vertu d'abstention. Cette retenue ne manque aucunement d'énergie. Elle porte son effort en toute lumière, quand il est assuré de pouvoir aller sans défaillance jusqu'au bout.

On ne demandera pas à tous de monter sur les sommets. Il est permis de se contenter de sagesses moins âpres que le pur stoïcisme. Le sourire et la tendresse engagent sur des chemins où la simple nature permet d'épanouir des fleurs diversement colorées et nuancées — jusqu'aux finesses d'une casuistique qui s'accorde un comportement sincère.

La vie d'une pensée ne se fige pas en formules, n'arrête pas sa marche en avant, dans le frémissement d'une sensibilité toujours émue sous la sérénité apparemment conquise.

Cela dit, voyons l'homme en action. Nous examinerons ensuite les liaisons de sa pensée avec, si l'on peut dire, la théorie de son action.

●●●●●

II. — Un jeune homme pauvre…

Notons son nom familial : Henri Ner. Jeune homme pauvre, avec les sacrifices que l'on devine, il a préparé la licence de philosophie. Son enfance fut d'abord bercée par la vieille chanson où s'est endormi l'esprit occidental. Elevé chrétiennement, il croit éprouver la vocation religieuse. Il entre très jeune pour y persévérer dans plusieurs maisons ecclésiastiques. L'atmosphère qu'il va y respirer ne convient pas à son besoin de rectitude sans accommodements. Une douloureuse crise sentimentale l'arrache définitivement aux adorations pieuses : la mort brutale de sa mère écrasée par un train alors qu'elle se rendait à la messe de Noël.

La réaction anti-cléricale qui se produit en lui le fera un moment s'orienter vers la Franc-maçonnerie. Elle ne répond pas non plus à ses exigences morales et intellectuelles.

En sa jeunesse provinciale il reste républicain. Il incline vers un socialisme. Les injustices entre les conditions ne sont-elles pas révoltantes ? Il cherche les moyens de lutter contre la misère. Il croit trouver quelques solutions pratiques immédiates. Dans un livre écrit en collaboration avec son ami Emile Saint-Lanne, qui, d'abord, avait donné à ses propos ce titre : *La lutte pour la vie*, quelque peu darwinien, il substituera le titre *: La Paix pour la Vie* (1892). Ils préconisent comme mesure d'application directe la socialisation du pain. Peu de temps après, l'idée sera reprise par Victor Barrucand dans *Le Pain gratuit*, et Pierre Kropotkine s'y intéressera.

On retrouve les préoccupation d'Henri Ner dans les livres qu'il publie à cette époque. Débordant le cadre littéraire, ils soutiennent des thèses. *L'Humeur Inquiète* (1894) combat la clause de la loi qui empêche encore deux époux divorcés de se remarier ensemble. La préface à un livre de vers : *Les Chants du divorce* (1892) est un manifeste du “symbolisme social”. C'est que l'école symboliste vient de naître en littérature. *Ce qui meurt* (1893) se sous-titre “roman social”. La préface plus ou moins prophétique sur les époques et les auteurs, est un acte de foi, Henri Ner brandit un étendard politique de générosité, annonce l'étude des diverses couches de classes : après “l'aristocratie épuisée”, viendra “la bourgeoisie malthusienne”, puis, le “grand meurtri”, le peuple écrasé sous les fatalités. *La Folie de misère* (1895) condamnera le régime subi par les pauvres sur un exemple éclatant. Il s'inspire du drame récent de Puy-Imbert (1889) où une

folle étrangla ses cinq enfants.

A cette époque, Henri Ner est fédéraliste, dans une tendance républicaine qui ne renonce pas à l'unité française et s'oppose aux fédéralismes monarchistes exprimés par Charles Maurras. Il s'est intéressé au mouvement félibréen, proche par ses idées du grand poète de langue d'oc Félix Gras, l'auteur des *Rouées du Midi*. Il traduit des écrivains provençaux, collabore avec Alphonse Daudet pour publier en version française les proses sensibles de Baptiste Bonnet, le petit berger de Provence : *Vie d'enfant*, puis le *Valet de ferme.*

Alors qu'il était à Sisteron, en 1884, avec quelques amis, il s'était dévoué pour aller soigner les cholériques, enterrer les morts, au petit village des Omergues.

A Sisteron et à Paris il voit Paul Arène. Il va à Champrosay chez Alphonse Daudet, s'y trouve en face de Goncourt et d'Emile Zola. Il côtoie de grands bourgeois, comme Paul Deschanel, député de Nogent-le-Rotrou (lui, est professeur au collège). Dans les réunions félibréennes et dans les cafés il rencontre sénateurs et ministres. Il passe dans les coulisses de la presse et de l'édition, va voir au Gaulois Arthur Meyer pour une collaboration qui n'aboutira pas.

Il tente un moment la carrière journalistique. Les compromissions auxquelles il s'aperçoit à temps qu'il aurait dû se soumettre l'en écartent. Il se courbe sur les besognes sans relief où il pouvait conserver son indépendance d'écrivain.

Refusant de “parvenir”, il mène la vie d'un petit fonctionnaire, d'un prolétaire de l'enseignement secondaire. S'il ne fut pas, au sens manuel, un ouvrier, il a été membre conscient de la communauté des travailleurs. Avec des camarades, il a fondé le groupement syndical de sa catégorie universitaire, humble catégorie : les répétiteurs. Il s'était interdit les postes qu'il aurait pu revendiquer, par suite de son dédain de formalités qu'il jugeait ridicules dans les concours d'agrégation. Il se considéra comme un esclave moderne, résolu à se contenter de ce qui est nécessaire pour vivre par un travail strict, fait avec conscience. Mais il évite de donner prise à l'administration sur son activité extérieure.

Il a éprouvé les passe-droits, les mépris envers le pauvre, le peuple, celui qu'on considère comme un naïf. Il a observé les rivalités, les jalousies, entendu les ragots. Il a pu aussi suivre les combinaisons électorales locales, le trafic des voix, les intrigues. Il a acquis l'expérience de la vanité des promesses et de l'incertitude des protections. Il voit les hommes politiques occupés de choses qu'il juge basses : jouir, être un maître, étendre une situation, diriger des intérêts vils, s'enrichir.

La masse des hommes est attachée à ces intérêts. Comment persuader aux gens de suivre d'autres voies ? Les inégalités sociales ont créé un état

chronique de revendications dans la répartition des biens, un état de guerre permanente entre nantis et souffrants, abus de jouissance ou insuffisances. Les résignés à l'écrasement n'ont pas la force de réagir, et, en face, les ambitieux veulent devenir aussi des nantis, et, dans un désir de vengeance, brimer à leur tour.

Comment en sortir ? Sera-ce par une révolution qui change le nom seul de l'oppression ? Par une destruction radicale qui provoquerait la pénurie et la misère générales ?

Des réformes octroyées, palliatifs bâtards, non approches d'une solution. Les améliorations promises par le jeu des représentations politiques et les gestions d'Etat sont-elles fondées ? La comédie parlementaire après la farce électorale peut-elle donner voix aux revendications populaires ? La balance majoritaire ne possède ni justesse ni justice. Un gouvernement direct assurerait-il l'adéquation aux exigences collectives ? La majorité sur un point n'existe plus sur un autre point. Qui s'emploiera à concilier les divergences dans une entreprise ? Qui persuadera de céder ici pour obtenir là ?

Arbitrage, pratique d'une organisation qui ne lèse pas les intéressés : nos juristes et nos législateurs s'adonnent depuis toujours à la construction d'un règlement sans faille. Ils n'y parviennent pas. Pourquoi ces errements sans fin ?

La justice armée sera-t-elle encore la justice ? L'instinct prédateur et militaire est-il indéracinable en l'homme ?

Ce problème de la révolution nécessaire a été tourné et retourné par Henri Ner, par Han Ryner. Nous y reviendrons.

Il se heurtait à la raison qui jauge les conditions du combat. La paix sociale pourrait-elle paradoxalement résulter d'une lutte violente ? La forme disciplinée et guerrière de la bataille armée, hiérarchisée, donne les victoires matérielles aux seuls tacticiens entraînés. L'anéantissement de l'ennemi aboutit, en un écrasement toujours provisoire, à faire un esclave qui n'aspire qu'à la revanche.

●●●●●

III. — L'individualiste

Telles sont les conceptions mûries par celui qui va signer Han Ryner, vers les années 1895-1896.

Les épreuves ne l'ont pas épargné. Il s'est élevé au-dessus. Il ressent les misères d'autrui dans une émotion lucide, discrète, active. Lorsqu'on vient le trouver, quand il peut simplement aider un malheureux, il apporte chaleur du cœur et main secourable. Il sait adoucir les amertumes, encourager la faiblesse, indiquer le moyen de la surmonter. Médecin de l'esprit, il connaît les profondeurs de l'âme et ses raisons obscures.

Il est alors persuadé de l'inutilité des luttes du forum pour obtenir une meilleure répartition des charges. Charges inéluctables de la vie. Mais il va dénoncer la malfaisance des lois, comme de toute l'organisation sociale. Il avait attaqué la sainte Propriété, la coercition qu'elle exerce par le truchement des magistratures, des polices et de l'armée, organe majeur de servitude.

Il démontre que la contrainte physique et morale est un moyen inadéquat de réaliser la justice. Il se rapproche de Léon Tolstoï par la voie de la sagesse. Il soutient le paradoxe de la méthode individualiste, révolution de méthode : la réforme de l'individu est au commencement. On ne l'obtient point par un système qui modèle par l'extérieur des automates soumis, mais par un retournement sur soi, une révolution véritable. Les institutions ont-elles jamais formé les sujets idéaux, les citoyens voués uniquement au bien de la cité ? Mais qu'est la cité sans les hommes qui la constituent ? Han Ryner proclame le *Crime d'obéir*. C'est le titre de son premier "roman individualiste", paru en volume en 1900. Précisons la date de composition : en 1896, il écrit en titre de l'œuvre : *Non !* Il la publie en revue en 1898 (*La Plume*).

C'est l'histoire d'un réfractaire. Nous assistons à la maturation d'un esprit avide d'absolu. Jeune intellectuel, il décide de ne vivre que du travail de ses mains. Il s'installe comme cordonnier. Il conteste la servitude sociale. La contrainte se pose devant lui avec l'obligation militaire. Il refuse la marque infamante, l'appel à l'assassinat collectif : *non serviam !* Intégralement il est l'objecteur de conscience. Il en accepte les conséquences. Il sera le témoin d'une foi sans fondement dogmatique qui offre avec orgueil le sacrifice de sa vie à l'idée. Il ne pliera pas sous les lois

odieuses.

Oriflamme d'un individualisme réfractaire, cette œuvre claque au vent. L'organisation sociale y est mise en cause sans qu'on puisse, dans les nœuds où elle enserre les volontés et les esprits, apercevoir d'issue hors d'une contestation suprême quasi désespérée.

L'accueil fait à ce livre ne fut en rien triomphal. N'oublions pas, en cette "belle époque", que le conformisme patriotique et bourgeois fleurissait. Plus spécialement, et parallèlement à la dénonciation du système économique. *Le Crime d'obéir* marque une rupture avec les simagrées du *Félibrige de Paris*. Han Ryner s'était replié quelques années dans l'étude et la méditation. Il va désormais revenir dans la lice. Dans les brûlots où il peut s'exprimer sans réticences, il va déshabiller les arrivistes des arts et des lettres, dévoiler leurs compromissions. Il entre dans la bataille dreyfusarde, non sans critiquer le manque de courage de certains, et les adaptations. Il est rédacteur en chef d'une feuille : *Demain* (1896). Il avait collaboré à *l'Art social* de Gabriel de la Salle. Il parle dans des réunions du quartier latin, collabore au *Cri du Quartier* de son ami Yves Michel (le Dr Crinon) (1901). Il participe au mouvement des Universités populaires, particulièrement sollicité par la *Coopération des Idées* (U.P. Saint-Antoine) où règne Georges Deherme, le positiviste, et le *Château du peuple* d'Emile Vitta. *A la Coopération des Idées,* il fera un cycle de cours sur l'Individualisme et l'histoire de l'individualisme (1904-1907). Il reprendra à plusieurs reprises cette histoire qui sera condensée dans une des brochures les plus parfaites qu'il ait publiées, pleine de vues neuves. *L'Histoire de l'Individualisme dans l'Antiquité* (1924) démolit les traditions universitaires touchant les sophistes et Socrate, aussi bien que les écoles stoïciennes et épicuriennes. Il secoue les branches vermoulues des admirations convenues pour l'empereur Marc-Aurèle. Pour les modernes, il est un des artisans de la remise en place du *Discours sur la servitude volontaire* de La Boëtie, d'une critique originale de Rabelais et de Montaigne.

Cet enseignement hors des sentiers battus nous place devant son aptitude à professer. L'étudiant, jadis, s'était peu accommodé des manies et des routines des professeurs d'Université à Aix, et en général des méthodes universitaires. Tout en reconnaissant la valeur de certains de ses maîtres il ne se gênait pas pour critiquer les doctrines prudentes. Cela lui valut d'échouer une première fois à la licence de philosophie.

Lorsqu'il va enseigner, il dédaigne de suivre les normes administratives. Il se moque des "préparations" de classe, se jugeant fondé en littérature, en langue latine, en français, en philosophie, à transmettre aux candidats au baccalauréat les connaissances utiles. Il ne minute pas ses horaires selon les directives officielles qui raidissent et uniformisent l'enseignement. Il prépare à passer les examens par la possession bien mémorisée des textes qui donnent la clef de la langue au lieu de s'endormir sur les formes syntaxiques.

De l’avis des élèves, il savait intéresser une classe, la passionner pour classiques ou modernes, excitant les esprits en les enrichissant de notions vivantes. Comme il trouvait artificielle l’organisation de l’enseignement, c’est hors de l’université qu’il se donna à faire sentir les beautés de la poésie, la vie de la langue, de l’âme romantique jusqu’à la littérature contemporaine, la vigueur durable de la pensée des sages grecs et des héros de la libération intellectuelle des temps modernes luttant contre l’obscure scolastique du Moyen-Age.

Il s’exaltait à dire les grands poèmes éternels devant des publics jeunes. Il aimait faire partager ses admirations envers les hautes réalisations, ne séparant pas en catégories stéréotypées les chantres dramatiques, passion ou volonté, Racine ou Corneille, Shakespeare ou Hugo, Lamartine, Rabelais, Cervantes, Goethe. Il se plut à présenter les œuvres du fonds universel en notices instructives en leur précise brièveté pour diverses collections populaires à bon marché, comme les *Meilleurs Livres,* à O fr. 10.

Il viendra à *l’Art pour Tous* pour y faire une sorte d’histoire de la littérature et de la poésie modernes. Marcel Martinet nous a donné un témoignage de l’influence profonde de ces conférences d’initiation. (Voir *Cahier* n° 2 des *Amis de Henri Ryner*).

Cette action de libre enseignement, cette ferveur à répandre la compréhension, à éveiller l’amour des beaux textes, des nobles compositions est un des aspects les moins soulignés jusqu’ici de Han Ryner. Ainsi s’allégeait-il des assommants pensums que sont les classes telles que les a voulues l’organisme bourgeois. Les programmes imposés, les règles de surveillance subissent encore les méthodes instaurées par les Jésuites, renforcées par la poigne napoléonienne. Il se détachait de la besogne payée et surveillée où la banalité sempiternelle endort sous l’orthodoxie, pour distribuer dans la vérité de son esprit et de son cœur les richesses accumulées par les artistes et les penseurs.

S’il invite à la liberté de l’allure dans la pensée, Han Ryner la porte dans l’habit et la démarche. Jeune professeur, il se permet de ne pas revêtir la redingote d’usage et le chapeau haut-de-forme luisant. Il jettera au rebut cravates, cols et manchettes empesés. Sa lavallière, ou les simples cordons autour du col de chemise, son feutre ricanent des convenances. Après lui, on suit l’exemple du rejet des engoncements. Sous le pétillement de son regard malicieux derrière les lorgnons, sa parole soulève les auditoires. Qu’il pouvait être amusant en des sujets d’apparence austère ! Quelle fête de l’avoir ouï conter le véritable Rabelais !

•••

En 1897, dans *La Plume* il a commencé une campagne contre la littérature de bas-bleus qui ne réalisent qu’une pâle imitation de l’homme. Le volume qui réunit ses articles en 1899, le *Massacre des Amazones*, lui vaudra les inimitiés des dames égratignées et de leurs protecteurs. Il récidive

de manière plus virulente, et regroupe des articles de critique dans *Prostitués* (1904), qui provoque contre lui la “conspiration du silence”. Il cinglait avec une verve entraînante, dans une argumentation solide, les faux-semblants des réputations assises, aussi bien que les arrivismes douteux. On répliqua par insinuations fielleuses, calomnies, orchestration savante pour tenir l’auteur dans une tombe vis-à-vis de l’opinion, interdire de le publier et de le citer.

Seuls alors suivent ses manifestations oratoires les noyaux d’avant-garde, les groupes libertaires où commence à s’affirmer une position individualiste. *L’Anarchie,* les publications qui gravitent autour d’Armand : *Les Réfractaires, l’Ère nouvelle, Hors du Troupeau* (1905-1914) rendent compte de ses livres, discutent sa pensée. Même les *Temps Nouveaux* s’intéressent à lui, sans vouloir s’y attarder en leur orthodoxie anarchisante.

En 1900, Han Ryner préside un “Congrès des Poètes”, y fait un discours sur “l’influence sociale du Poète”. Il est de l’équipe de *l’Humanité Nouvelle* d’Augustin Hamon et Victor-Emile Michelet. Il collabore à *l’Ennemi du Peuple* d’Emile Janvion et Francis Jourdain (1903-1904), au *Libre* de Natal Humbert et Manuel Devaldès (1898), à *l’Idée Libre* d’André Lorulot (1911). A *Partisans* il inaugure sa critique philosophique (1900-1901). On le lit à la *Vie Anarchiste.*

En 1905 paraît son second “roman individualiste”, *Le Sphinx rouge.* Ce n’est pas seulement une étude des répercussions de la guerre et de la violence dans une famille, mais une critique de l’armature sociale : famille, patrie, justice. Ce livre est une suite au *Crime d’obéir.* L’auteur voulut d’abord l’intituler “La vieillesse de Bernard Fauvel”, personnage du “crime d’obéir”. Il le remplace par Sébastien de Ribiès, “personnage plus pur et plus grave”.

Sébastien de Ribiès était juge. Il a condamné à mort un homme, un innocent peut-être. Ayant requis la peine capitale, il se sent coupable d’avoir jugé un autre homme. Il entrevoit que le lacis des lois oriente la pensée, force à l’injustice pour maintenir un système oppressif. L’arbitraire des conventions et des mœurs lui apparaît. Il résout d’y échapper ; quitte femme, enfants, position sociale pour se réfugier dans la solitude campagnarde, cultiver lui-même son champ, subvenir à ses propres besoins. Il veut, le plus strictement qu’il peut, ne répondre que de soi-même, être individualiste, sorte de tolstoïen-stoïcien.

La mort de sa femme le conduit à prendre auprès de lui ses enfants, deux jeunes filles et deux jeunes gens, qui subissent diversement la retraite où les oblige à vivre leur père. Une guerre internationale se déclare. Le second fils, Gustave, s’agrège à une société, “les Tueurs de la Guerre” qui a décidé de supprimer les têtes dirigeantes. Lui et ses camarades assassinent les différents chefs de gouvernement. La guerre n’est pas muselée pour cela. Elle se poursuit jusqu’à ce que l’ampleur du massacre soit estimée suffisante par les nouveaux maîtres du monde. Gustave et son père s’opposent

noblement en un débat où le disciple d'Epictète qu'est Sébastien de Ribiès met en cause les moyens de violence.

Le jeune homme sera exécuté, mais il marche à la mort avec fierté, heureux d'avoir compris son père et de s'être rendu à ses raisons. La foule qui assiste au martyre du jeune témoin s'en prend au hautain Sébastien dont elle écrase et piétine le corps. Il reste pour maintenir les mémoires héroïques la jeune Berthe, qui demeure seule au domaine paternel.

Je résume infidèlement un livre riche d'incursions en des domaines de contestation. Han Ryner n'y a pas cherché la séduction, mais à mettre en acte un récit où, comme dit Vigny, "l'idée est reine". *Le Sphinx rouge* est un des rares romans où les héros s'offrent en holocauste à la société contemporaine. Peut-être n'y trouve-t-on pas le même bonheur artiste qu'à ceux des livres où Han Ryner a revêtu la liberté des plis antiques et trouvé la perfection de la langue. Il ne faut pas négliger pour cela l'étude d'une œuvre qui a passionné des esprits en quête de gestes énergiques et de vérité nue. Son actualité va au-delà de l'immédiat. Les événements de la guerre prophétisée ont divergé de la réalité qui sera subie une dizaine d'année plus tard. Mais la vigueur annonciatrice aurait pu faire réfléchir les contemporains. Le livre parut dans la période de sordide conspiration du silence sur tout ce qu'écrivait Han Ryner. La presse, les grandes revues, les éditeurs étaient menacés de rétorsion s'ils permettaient à l'auteur honni d'atteindre le public mérité. Il faudra attendre 20 ans pour qu'une réédition se fasse, encore que limitée.

●●●●●

IV. — L'Église

Dans sa jeunesse étudiante, Henri Ner fait paraître des *Boutades anticléricales* sous diverses signatures : Louise Carias, Louis Aloysius, dans des collections introuvables : *Libre-penseur* d'Aix (1880-1881), *Radical des Alpes* (1884).

Plus tard, avec la vérité en marche, comme l'appelle Zola, dans l'Affaire Dreyfus, il combat la conspiration des ténèbres. L'appareil d'Église, avec la bourgeoisie bien-pensante et l'Armée mettent en place éclatante les mensonges des soutiens de l'Ordre.

Han Ryner n'a jamais cédé devant la prétention dogmatique ni la stupidité cléricale. Controverses qu'il poursuivra tout le long de sa carrière. Une des plus célèbres a été consignée dans une brochure : *Contre les Dogmes* (1903). Il s'écarte d'une affirmation grossièrement antireligieuse, en une position originale et souple. La solidité de son argumentation, sa connaissance des textes, le rendaient facilement victorieux dans les affrontements avec les messieurs prêtres. Il s'est amusé à décortiquer leurs dérobades. Il a dénoncé les légendes accréditées, la falsification de l'histoire, les mensonges qui ahurissent la foule des agenouillés. Il s'est attaché en particulier à dénouer quelques imbroglios autour de Jeanne d'Arc.

Le dernier livre qu'il ait publié de son vivant, *l'Église devant ses juges* (1937) demeure la critique d'ensemble la plus juste et la plus forte de la construction théologique et de l'oppression politique — et sanglante — qui se cache derrière une entreprise de brigandage intellectuel.

Malgré ce combat passionné, il conservera une tendresse profonde pour la figure de Jésus, pour le message d'amour et de douceur apporté aux hommes au commencement de notre ère. La formation de l'idéal chrétien est un des problèmes historiques qui l'a toujours retenu. Il étudie de près les hérésies les plus significatives dans le retour qu'elles prêchaient aux sources de l'esprit évangélique. Ainsi, au XIIIe siècle celle des franciscains “spirituels”. François d'Assise, le Poverello, n'avait-il pas mis au premier rang des vertus sociales le détachement des biens matériels, l'esprit de pauvreté ? N'est-il pas un frère des sages antiques, les cyniques qui avaient fait vœu de vivre dans le dépouillement de ce qui n'est pas simple nature ?

La représentation tout humaine, pour poétique qu'elle soit, d'un Jésus idéal dans son *Cinquième Evangile* (1907-1910) était elle acceptable à cette époque pour des croyants traditionalistes ? Une sourde conspiration s'ajouta à l'animadversion qu'il soulevait par ses théories quant à la société, pour la diffusion d'une œuvre émouvante en son harmonie. Il touchait au Saint des saints ! Quelles étincelles vont en jaillir pour foudroyer l'impie !

Ce poème se présente sous forme d'un évangile. Au sens intime il tente la synthèse éthique du christianisme originel, celle de la sagesse hellénique et de l'âpre et pur vouloir du juste Israélite. Déjà une fresque dramatique, *Les Chrétiens et les Philosophes* (1906) avait mis en présence les philosophes du Ier siècle avec les premiers adeptes de l'apostolat chrétien.

Sans doute, sous les coups répétés venus, tant des adversaires que de ceux qui, à l'intérieur de l'Église, les "modernistes", voulaient la faire évoluer, l'Église catholique a fini par sentir le besoin de transformations formelles. Ce fut loin, d'ailleurs, d'être la première fois qu'on vit ses variations. Elle n'a pu maintenir son opposition aux conquêtes de la science, ni à l'analyse que firent les historiens et les philosophes indépendants de l'évolution de ses dogmes et de son histoire propre. Aujourd'hui, les suggestions de Han Ryner peuvent-elles être mieux reçues ? On l'écouta sur plus d'une tribune. Bonhomme, varié, combatif, il s'opposait au chanoine Violet, sur l'existence de Dieu — celui de la Bible — sur celle de Jésus, et sur les hagiographies de tant de martyrs prétendus. En face de tel ou tel curé il défendait la pensée libre contre les enveloppements pour circonvenir les esprits, ceux des enfants surtout, par les absurdités catéchistes.

C'est peut-être en ces domaines que la présence de Han Ryner devant le public a été le plus remarquée.

Faut-il croire que tout danger du venin d'autorité, de dogmatisme et de prétention politique est enfin écarté ? Cela n'apparaît pas, malgré "l'aggiomamento".

●●●●●

V. — Autres combats

Pour ceux qui ont vu un peu de son application à vivre en homme humain qui n'a jamais recherché l'éclat officiel, l'intensité du rayonnement de Han Ryner a été manifeste. D'autres ont possédé les avantages de la "naissance", de la fortune. Ils ont pu établir une réussite bourgeoise, une réputation littéraire ou philosophique avec plus ou moins de facilité. Certains là méritaient.

Lui, sans basse ambition, sans fortune, sans appuis politiques ou mondains, avec son honnêteté intransigeante, pouvait-il obtenir la notoriété que des émules recueillaient autour de lui ? On n'y accède que par droit de péage : promesses de bonne tenue. Il procure les utiles relations, les solidarités d'écoles qui *classent* les *Individualités.* Maçonneries sans obédience apparente ou maçonneries "opératives", jésuitières, camaraderies où l'on "renvoie l'ascenseur". On se fait "mousser", on va trouver les gardiens du sérail.

On ne voyait pas Henri Ner dans les antichambres de la déesse Popularité. Il a payé chèrement d'avoir dévoilé les secrets de ses Mystères : le Silence pratiqué avec constance par les représentants de la Conservation sociale. L'artiste a souffert de cette tentative de négation vis-à-vis du danger qu'introduit dans le Système la pensée libre et l'art libre.

Dans un groupe ardent de jeunes poètes et artistes, les *Loups,* où le tonitruant Belval-Delahaye mène l'assaut, vers 1909, Han Ryner exalte les méconnus et les "maudits". Il collabore aux *Hommes du Jour* et aux *Portraits d'hier* d'Henri Fabre (un *Alfred de Vigny* en 1909). Il donne des contes au *Radical,* à la *Petite République,* à *l'Humanité,* au *Matin* même.

Une occasion se rencontre de forcer les obstructions. Contre ce qu'on appelait "le Boulevard" venait de commencer la "Guerre des deux Rives" (de la Seine). La "Rive Droite" avait pour elle les tenants des bonnes places. La jeunesse littéraire et artistique, la "Rive Gauche", se presse derrière Han Ryner, acclamé parelle. Un grand journal, *l'Intransigeant* a lancé en 1912 un référendum d'été pour l'élection d'un *Prince des Conteurs*. Sous le patronage du grand écrivain et penseur J.-H. Rosny aîné, Han Ryner l'emporte.

On va commencer à reconnaître la valeur d'un homme jusqu'alors

inconnu du public, en sa cinquantième année. Cela devrait permettre à sa pensée de trouver un écho, d'étendre un auditoire qui restera limité. Notre auteur demeure subversif pour l'ordre établi qui prépare sa "revanche", cette guerre redoutée dans le *Sphinx rouge.* C'est encore au problème de la violence et de la guerre qu'est consacré un livre, *les Pacifiques,* promené d'éditeur en éditeur depuis 10 ans sans trouver prise. En juin 1914, il paraît chez un jeune éditeur "à côté", Eugène Figuière, qui, depuis 1910 a déjà diffusé quelques belles œuvres de Han Ryner.

Dans une Atlantide idéale, nous vivons la réalisation d'une société de rêve : tout un peuple de sages. Tout un peuple où la douceur inébranlable est reine. Un héros mythique a fait triompher la douceur, et sera pourtant incarné, plus tard, par Gandhi. Ce livre d'anticipation et cette "utopie" est en même temps un roman d'aventures, une critique ironique de la société contemporaine. Il propose la technique de non-coopération dans un total refus de violence. Le jour où la conscience en serait nourrie, ne résoudrait-elle pas les problèmes humains essentiels ?

Avec quelques-uns des principes énoncés par Tolstoï, on doit évoquer les aphorismes d'Henry-David Thoreau et de sa *Désobéissance civile.* La transformation de la Nature même, la réalisation harmonieuse de l'environnement, cette méditation commencée dans le *Sphinx rouge* s'épanouit dans la fantaisie de la fable. Elle n'est pas faite d'idées en l'air...

Pendant cette période, Han Ryner s'est manifesté avec une aisance plus large. Les milieux indépendants lui demandent l'appui de son nom, la chaleur de sa parole. Il se dépense avec une allégresse que soutient la certitude d'être compris.

Il faudrait énumérer les inaugurations de groupes artistiques, théâtraux, les banquets, les réunions et les meetings, les préfaces où il répand son amitié, toute une bibliographie, une chronologie, une recherche sur quoi il faudra revenir. Jardin de Jenny, Affaire Rousset (1912), dans l'affaire des "Bandits tragiques" il intervient et appelle pour Dieudonné (1913) l'innocent qui attendra au bagne une lente réparation, aux *Jeunesses Syndicales du Bâtiment* par exemple (23-11-1911).

Durant ces années Han Ryner n'a pas interrompu le travail pour lui primordial, son effort de création littéraire. Des projets nombreux vont peu à peu se réaliser dans un labeur puissant et heureux. Il met la vigueur du don de soi à inscrire en forme vivante une pensée de beauté. L'œuvre d'art doit être nouveauté à chaque étape de l'évolution du créateur. Il ne s'attarde jamais dans une formule. Il veut dépasser la hauteur qu'il a pu atteindre déjà. Il n'est pas enfermé dans son propre passé, mais veut se retrouver ingénu. Jusqu'à l'heure dernière — en ses 76 ans sonnés — il voudra découvrir une beauté inédite, lui donner chaque fois l'achèvement, la perfection possible.

VI. — La guerre

La grande épreuve, la Guerre, est venue. Han Ryner y maintient sa position universaliste. L'hystérie militaire et nationaliste s'est emparée du pays. Elle empêche de faire entendre la voix de la raison. Au début de la guerre Han Ryner rencontre quelques hommes, peu nombreux, parmi les résistants à la folie ambiante (voir le témoignage de Marcel Martinet, au n° 2 des *Cahiers des Amis de Han Ryner*). La grande voix de Romain Rolland qui s'éleva de Suisse est accueillie en France comme en Allemagne par un concert de vociférations. Aussi, dans l'impossibilité de se faire entendre, Han Ryner attendra un moment favorable avant de pouvoir énoncer les paroles de paix qui permettraient aux cœurs sincères de retrouver l'équilibre. Sans ostentation, il résiste à l'ouragan. Il confiera sa pensée profonde aux *Dialogues de la Guerre,* rédigés en 1914, C'est la seule œuvre d'actualité directe qu'il ait écrite.

Il tente de comprendre les causes du déclenchement et de la durée des événements. Ces Dialogues ont pour dessein de faire avouer aux responsables eux-mêmes leur part de responsabilité : pape, empereurs, rois et ministres, présidents, députés, prêtres, diplomates, officiers français et junkers allemands, clique militaire et politicienne, mais encore syndicalistes des deux nations — et d'Italie —, écrivains aux pseudonymes transparents : Maeterlinck, Gérard Hauptmann, Romain Rolland — y discutent. Tout y passe, sottise des "crânes bourrés" et jugement des grands penseurs, pour fournir le spectacle de l'inconscience populaire, de la démagogie et des mensonges officiels. Cette fresque peinte avec emportement, dans le rehaut des couleurs et l'animation contemporaine, fixe sur un plan d'éternité la leçon amère du présent. Bilan des forces en compétition et en convergence. Han Ryner y a mis en action les arguments, et, sous les masques, il fait vivre les personnages. Il se place dans le flot des réalités politiques, des idéologies affrontées en leur mouvement passionnel. Il s'y libère des vérités intempestives que, muré dans l'isolement, il ne pouvait ouvertement proclamer. Quelques fragments plus ou moins mutilés par la censure purent passer entre 1915 et 1918, puis aussitôt après la guerre.

Même, une fois cette guerre terminée, les problèmes qu'il posait, les raisons qu'il donnait, étaient durs à faire admettre. Ceux qui furent trompés étaient choqués avec trop de force pour supporter de reconnaître les tromperies auxquelles ils avaient cédé. Han Ryner, craignant de ne pouvoir

exposer les propos tenus sans complaisance, trouva encore difficile de publier l'ensemble. Il voulait ménager les susceptibilités de gens qu'il estimait, pensait qu'il était peut-être trop tôt pour se faire lire du public qu'il voulait atteindre.

Son souci de discrétion ne renonçait pas à la nécessité de l'entreprise, mais, en tacticien de l'écrit, il ne voulait prendre qu'à bon escient ses responsabilités. La plupart de ces dialogues conservent leur pouvoir démonstratif dans un présent élargi qui dépasse l'allusion d'un jour.

•••

En 1915, au "Salon Lamartine", il parle de *Lamartine et la paix.* Les remous suscités par ses affirmations, constatations simplement historiques fondées sur les textes du poète, lui montrent l'épineuse réalité qui défend les esprits contre toute allégation de doute. Les traîtres à la religion Patrie se trouvent en danger. Les noires années se vivent sous la menace des tribunaux d'exception, de la caponnière de Vincennes et du peloton d'exécution. La prison au moins guette ceux qui "affaiblissent le moral" de l'armée, et qui dénoncent la stupidité civile et les mensonges officiels. Traquenards, provocations, tout l'arsenal policier et la mauvaise foi judiciaire des pourvoyeurs de conseils de guerre s'étale. Saisies de journaux, inquisition, poursuites. Les jeunes d'à présent ne se rendent pas compte de l'atmosphère qui a régné sous la dictature guerrière.

Ajoutons la corruption, pour faire entrer ignominieusement dans le chœur des célébrants de la messe de sang, et dont les yeux se sont ouverts au tintement des trente deniers.

On retrouvera les ruses des grands hétérodoxes pour insinuer les vérités déplaisantes au pouvoir et aux gardiens du dogme national infaillible : Voltaire, Diderot, Cervantes, Rabelais, ceux qui ont senti les lécher le pétillement des flammes d'Inquisition. Malgré la censure attentive, les malices de Han Ryner maintiennent la petite lueur vacillante de l'esprit. On l'a prévenu, pour telle intervention verbale sur la tombe de Verlaine, qu'il serait arrêté s'il prononçait le vocable interdit de paix, le 9 janvier 1916. Il prononcera le mot olivier.

Menacé d'une perquisition, il brûle les lettres qui risqueraient de faire poursuivre ses correspondants. Pour lui, stoïcien qui n'a point à renier ses opinions affronteuses face aux raisons d'Etat, il ne redoute rien, sans rechercher la palme inutile du martyre.

Romain Rolland lui a rendu l'hommage nécessaire aux pages de son *Journal de Guerre* et aux *Précurseurs* (1919, p. 108).

N'oublions pas les petites revues courageuses où, dès 1916, il pourra glisser quelques vérités. Ainsi les *Cahiers Idéalistes* d'Edouard Dujardin ; en 1916 encore, Sébastien Faure fonde *Ce Qu'il Faut Dire.* Il demande à

Han Ryner sa collaboration pour tenir la chronique littéraire. C’est l’occasion de montrer les truquages idéologiques, les expédients sans gloire d’un gouvernement qui, en toutes conjonctures, gruge et trompe le peuple. C’est aussi le lieu de célébrer ceux qui continuent d’œuvrer pour la beauté et la vertu d’humanité. Dans *l’Humanité,* en 1917, il publie un feuilleton de cape et d’épée, *Les Mains de Dieu.* Ayant endormi le cerbère à la triple — et multiple — tête de la Censure, à la fin, il criera l’horreur du meurtre et le renoncement à la violence. En octobre 1917, dans les *Humbles* de Maurice Wullens qui célèbre Romain Rolland, il apporte son hommage et ses réserves. Cette même année, il répond à Barbusse qui a posé la question : Pourquoi te bats-tu ? par l’autre question : Comment te bats-tu ? (Le Symbole). Il prophétise l’avenir et les espoirs en une jeunesse qui renouvelle les perspectives et la pensée dans *Soi-Même* de Joseph Rivière, dans la *Caravane* de Paul Charrier et Paul Desanges, dans *Par-delà la mêlée* d’E. Armand, puis dans la *Mêlée* de Pierre Chardon (1918), dans la *Forge* de Luc Mériga il songe à “l’homme de demain”, comme à l’homme de toujours. Il collabore à la *Tranchée républicaine* de Jean Goldsky. Il parle au *Foyer du Vitalisme*, et en des convents où brille encore la lumière.

Il ne laisse aucune occasion de faire souvenir du but final où les antagonismes d’un jour doivent s’abolir, stupides affrontements entre nations et races de la même humanité. Il reste un artisan de la paix future, et s’écarte des milieux qu’il juge trop prudemment traditionaliste dans leur intention d’apparence pacifique. Il évite la candeur autoritaire de la majorité amorphe. On doit se souvenir de l’attitude d’un Han Ryner au moment des plus grands dangers, dans le déchaînement des puissances de coercition envers toute intelligence et toute sensibilité humaine. Il n’a pas manqué à la tâche suprême d’un penseur digne de ce nom.

●●●●●

VII. — Luttes de paix

L'armistice de 1918 permit un peu de liberté de presse et de parole. Pas encore toute libre au début... Des artisans de la résistance au courant guerrier étaient en prison. Il s'imposait d'arracher à la soldatesque judiciaire, aux geôles militaires, les victimes encore vives de l'appareil de guerre. Il fallait faire proclamer l'amnistie. Il fallait réveiller les bonnes volontés paralysées par la propagande officielle, par l'impuissance, par la peur.

Aux côtés de Marcel Cachin, de Séverine, de Georges Pioch, des militants ouvriers, Han Ryner paraît sur les tribunes populaires dans les campagnes incessantes pour l'amnistie : grande salle de la coopérative la Bellevilloise, au 23, rue Boyer, à la Maison des Syndicats de la Grange-aux-Belles, dans la salle des Sociétés savantes.

Génold (Camille Delong) publie *Notre Voix* (1919) hebdomadaire. Il confie la chronique littéraire à Han Ryner. Marcello Fabri lui offrira la critique philosophique dans la *Revue de l'Epoque* (de 1919 à 1922). Comme les jeunes organes de la fin de la guerre, les revues de jeunes qui naissent alors sollicitent la signature de Han Ryner. Son nom symbolise pour eux l'indépendance virile, la marche fraternelle au coude à coude dans une conception neuve de l'art et des rapports sociaux.

Il est mêlé plus étroitement aux mouvements émancipateurs. On ressent son éloquence nourrie de pensée. Elle émeut et grandit. Elle fait éclater les insupportables iniquités. Han Ryner examine les hommes et les événements, se dépense, et, réservant les flèches d'une juste polémique aux mufles officiels, avec les qualifications que méritent leurs actes, il garde son aménité envers les êtres d'un autre bord qui se manifestent probes.

Le détail de son engagement dans la mêlée sociale mériterait un long travail, la publication des textes et des références. On peut se reporter à ce qui en a été réuni déjà. Cela ne suffit pas. Les témoignages n'ont pu être recueillis à temps pour beaucoup de compagnons disparus. Il ne s'est guère trouvé d'observateurs attentifs au moment où ce qui nous serait précieux aurait pu être glané. A part quelques discours notés, on ne possède de ses interventions oratoires que quelques plans, et des dates, que nous avons pu relever. Sa correspondance abondante a disparu en grosse partie, détruite par les intéressés, ou leurs héritiers, ou par les hasards de l'existence. Il reste des

documents, des articles. Sur un détail on peut tenter de reconstruire par inductions, en attendant les preuves que les chercheurs qui fouillent archives et collections les mettent au jour.

•••

Han Ryner est appelé à une tribune libre hebdomadaire par Henri Fabre, pour le *Journal du Peuple* devenu quotidien, de 1920 à 1922. Il y retrouve Séverine, Georges Pioch, Victor Marguerite, Paul Brûlât, Victor Méric, Ermenonville (Gustave Dupin). Tout en suivant les méandres de l'actualité, il commence des campagnes de libération. Ce sera d'abord pour Armand, qu'une machination et une dénonciation ont conduit à une condamnation odieuse, 5 ans de prison. Puis, pour Gaston Rolland, noble artisan insoumis qui hébergeait des déserteurs avec générosité et désintéressement. Han Ryner a ému en sa faveur Romain Rolland, et avec un chœur de voix amies, après une obstination victorieuse, obtient que s'ouvrent les portes des prisons.

Il ne se contente pas d'écrire des articles, de remuer des assemblées. Il intervient en personne auprès des instances juridiques et gouvernementales. Lettres, dossiers présentés, démarches discrètes pour permettre une solution pratique. Son nom sur les affiches, les brochures de solidarité, est garant de la justice d'une cause où il s'engage. Il comparaît en témoin devant les tribunaux pour apporter aux inculpés l'appui de sa présence. Il défend la victime, “coupable” légalement ou non.

Parmi ses efforts les plus constants doit être mise en lumière sa lutte pour la reconnaissance de l'objection de conscience. Il fait partie, naturellement peut-on dire, du premier comité fondé dans ce but. Il soutient devant les tribunaux militaires et les conseils de guerre (on est, paraît-il, en paix, à cette époque !) Emile Bauchet (1929), Vial (1928) et Leretour, Emile Delobel (1930) et Eugène Guillot, Armand Rolland, à Orléans (1933), Leduc (1935), Eugène Lagot (1935).

Il est allé à Bruxelles en 1935 pour le procès d'Hem Day (Marcel Dieu) et Léo Campion. Il est des orateurs attitrés du *Comité de Défense sociale* (1921). Cinq ans avant la campagne orchestrée partout, il s'interpose pour Sacco et Vanzetti (meeting du 21 janvier 1921) et faire balancer, autant qu'il se pourra, le verdict honteux. Il invoquera le droit d'asile sacré pour Ascaso, Durutti et Jover, contre les expulsions par voie administrative (1928), pour Makhno (1930).

Il témoigne au Procès communiste (10 mars 1921), pour Juvénis (1922). Il insiste pour le retour en France d'Henri Guilbeaux (1932) ; appelle pour Lazarevitch condamné en Russie, pour Pétrini (1933) ou Francesco Ghezzi (1931) en Italie. Il permet de faire libérer tel ami ou tel inconnu des geôles sud-américaines ou portugaises, tel l'écrivain Ribera Rovira en 1920. Il s'élève contre la Terreur blanche en Hongrie (1921). Il soutiendra les Espagnols en révolte contre le régime bâtard, il flétrit Franco. A la veille

presque de sa mort il leur apporte en public son gage de solidarité. Il a longuement collaboré aux revues libertaires espagnoles : *Generacion consciente, Solidaridad Obrera, Estudios, la Revista Blanca, Nosotros,* comme aux revues d'Amérique latine.

Sur la demande de son ami Jacques Mesnil requis par l'auteur, il préface l'édition française de *Mussolini en chemise* (1932) contre le nouveau César, d'Armando Borghi, le vieil anarchiste italien mort en 1970. Il avait protesté contre l'assassinat de Matteotti (1924). En 1936, il adhère au Comité mondial contre la guerre et le fascisme (Lettre de Paul Langevin et Francis Jourdain). Il a déjà souvent protesté en faveur des républicains victimes des régimes fascistes.

Avec Romain Rolland et Henri Barbusse il revendiquera la "liberté de l'esprit". Il n'accepte pas d'exclusive partisane. Il n'accepte pas les tortures perpétrées par le sinistre Guépéou sur les emprisonnés qui ne sont pas pliés à l'idéologie du régime. Cela le fera, au moins provisoirement, brouiller avec des amis engagés à soutenir "inconditionnellement" la dictature bolchevique. Il participa dès janvier 1921 à des *débats Contre la dictature en Russie*, lorsque les périls de la réaction militaire des gouvernements bourgeois ont été levés par la défense révolutionnaire.

Je reviendrai sur ces points.

•••

Dès la fondation par Léo Poldès du *Club du Faubourg,* Han Ryner en sera un des orateurs écoutés. On le retrouve à la *Ghilde des Forgerons* de Luc Mériga, à *l'Ecole du propagandiste anarchiste* (1925-1926) où il reprend ses "cours libres", avec son ami Gérard de Lacaze-Duthiers, ainsi qu'au *Foyer végétalien* de Butaud, Sophie Zaïkowska et Victor Lorenc, rue de Crimée, ainsi qu'à leur colonie naturiste de Bascon, et, à Tours, celle de *Terre Libérée* de Louis Rimbault. Même naïves, il encourage les entreprises généreuses, avertissant des possibles difficultés. Il faut tenter les belles aventures.

Il va aux *Causeries populaires* de Simone Larcher et Louis Louvet à *l'Insurgé* des mêmes, au *Forum Libre,* à la *Synthèse anarchiste.* Il collabore au *Semeur de Normandie* d'Alphonse Barbé, au *Réveil de l'Esclave*, à la *Revue Anarchiste,* à *l'en dehors* d'Armand, à *l'Idée Libre* de Lorulot.

Il est sur la brèche pour réclamer les libertés syndicales. Il est ouvert aux efforts de ceux qui sortent des sentiers battus, jeunes compagnies théâtrales, poétiques, artistiques. Il est, avec Pierre Larivière, des *Artisans de l'Avenir*. Il s'est appliqué parfois anonymement — je puis le révéler à présent — pour tel marin de la mer Noire, le dernier emprisonné.

Contre le colonialisme, il appuie son vieil ami Paul Vigne d'Octon, sa *Nouvelle Gloire du Sabre* (1923) et ses *Pages Rouges* (1924), après sa

Gloire du Sabre. Il donne des études de première main à *l'Encyclopédie Anarchiste* de Sébastien Faure (commencée en 1925). Il célèbre Elisée Reclus (1927) et, pour son centenaire, Paul Robin (1937).

•••

Surtout et toujours il affirme son souci de la paix. Il redoute les nouvelles combinaisons qui préparent les conflagrations démesurées. Au *Barrage* (1936), à *La Patrie Humaine* (1932), dans la Presse quotidienne qui l'accepte, à *La Rumeur* (1928) de Georges Anquetil, au *Libertaire,* dans cent réunions et meetings, il conjure, il appelle, il avertit. En sa dernière année de vie, en 1937, il donne en feuilleton à la *Patrie Humaine* la biographie d'Othon : *mon frère l'empereur,* tendue comme un récit de Tacite. Ce héros de la Paix, préféra se suicider plutôt que d'ensanglanter Rome dans une nouvelle guerre civile, osa le Grand Refus du pouvoir.

Mais encore, partout, de toutes manières, il travaille à secouer la pesée lourde de la bande conformiste qui accapare le devant des tréteaux. Pour les groupes indépendants d'édition d'auteurs populaires, pour la *Chanson populaire,* pour "Mimi Pinson", il accueille avec un sourire fraternel (et paternel) ceux qui viennent le trouver. Il donne des préfaces aux livres de Véra Starkhoff, sur le *Bolchevisme* (1922) et *le vrai Tolstoï,* à Jollivet Castelot pour *l'Idée communiste* (1922), à Lionel d'Autrec pour *l'Outrage aux mœurs* (1923), au graveur, Louis Moreau pour son *Mars, dieu des armées* (1927), à Hem Day pour son *Erasme* (1936), pour le volume posthume de Nelly Roussel : *Derniers combats* (1932). La dernière, écrite avant sa mort, de parution posthume, à Pierre Melet : *Mesure d'homme* (1937)...

On s'aperçoit, comme pour la foule des militants sans célébrité, qu'il est un de ces ouvriers d'une société meilleure. Il a payé chèrement sa franchise de plume, de parole et d'attitude. Ecrivain de haute qualité, il n'a pas obtenu la notoriété que des émules atteignaient autour de lui. Précurseur en plus d'un domaine, on ne l'admit pas à la place qui sera la sienne dans un avenir où les êtres se classeront dans leur vérité. Des livres qui auraient éclairé l'opinion sont restés à demi-méconnus. La maîtrise de la langue, les récits bien menés, la vie subtile du style et des personnages dressés avec vigueur, tout cela ne compte pas devant les maîtres de l'opinion qui lui attribuent une position "asociale". On se venge de ses attaques contre les orthodoxies religieuses et universitaires, contre l'armée et les nationalismes. L'intégrité de sa vie le sauve des poursuites que pourrait soulever la verdeur avec laquelle il dénonce ministres et personnages consulaires. Les grands journaux ne se prêtent pas à l'âpreté ironique de ses contributions à l'actualité, sa raillerie des affrontements électoraux, l'immoralité et le truquage du vote, son efficacité négative, l'indignation contre la spoliation des petits.

Cela pouvait-il aller sans déplaire aux tartufes de toute confession, aux défenseurs du Trône et de l'Autel du Veau d'or ? Il fait peur aux mouchards,

aux apôtres du travail pour les autres, aux prêcheurs de révolution qui se tiennent à l'abri et se retournent à temps, aux gratte-papier de la littérature, aux enseigneurs de soumission, confits devant les dispensateurs des coliques en espèces sonnantes et trébuchantes, bâfreurs de pédanterie et d'oraisons imprimées selon la Tradition, truands en robe de cérémonie qui se sauvent devant la lumière et la nudité de la vie.

Han Ryner a soulevé trop de vêtements malodorants, et révélé la crasse des esprits pour qu'on ne se soit point souvenu.

Sa multiple présence n'avait pas été cornée aux oreilles : le recul du temps rend compte. Quelques-uns encore se souviennent de l'avoir, au début du siècle, entendu dans les Universités populaires. Ils ont suivi l'histoire de la pensée qu'il a déroulée de façon neuve devant les yeux des ingénus qui veulent s'instruire. Rhapsode de l'épopée philosophique dont les trésors accumulés avaient été occultés, il les fait scintiller au jour. Il en reprend le meilleur dans ses livres. Légende de diamant des héros de l'esprit.

Intellectuel éminent, érudit extraordinaire, il s'est voulu, laborieux et simple, parmi les humbles. Il aime découvrir et encourager les talents vrais. Il aura la joie d'aider jusqu'à leur épanouissement de nobles tentatives. Je songe, en particulier, à un Gabriel Belot. Il avertit des pièges de la réussite banale de l'enlisement social, les esprits en chrysalide.

La clarté sans pédantisme de son œuvre reste accessible à ceux qui font le petit effort pour suivre les détours d'un esprit subtil qui s'est plu à dispenser les fruits de sa rare culture. Son souci de douceur, d'amour, son refus de tout pouvoir se sont encore accrus, dans la fin rayonnante de sa pensée, en ses 76 ans, où il s'est éteint, entouré de tendresse et d'amitiés. A ses obsèques, une délégation des syndicats d'Espagne, les adieux de Paul Brûlât, ceux de la Presse, montrent que l'impact d'une vie noble n'a pas été vain.

●●●●●

VIII. – Le sage

Han Ryner tient étroitement à son œuvre écrite. Elle vise à dégager sa pensée philosophique en accord avec une réalisation de beauté littéraire, en un balancement harmonieux dans une vie de sagesse.

J'ai tenté ailleurs de ramasser en quelques pages les aspects de sa méditation sur l'univers. Je crois qu'il convient de revenir sur les conseils de sagesse qu'il a exposés sans les imposer à quiconque. Viendront ensuite ses propositions quant au social.

Han Ryner attendra un quart de siècle avant d'être satisfait de la forme et de la présentation des assises de sa pensée expérimentale touchant l'éthique. Il indique dans la *Sagesse qui rit* le résultat de sa pratique autant que de son étude et de sa réflexion.

Ce Rire qui ne reconnaît rien de sacré dans les institutions et les édits, rire rabelaisien, est l'indifférence aux fortuits, à tout ce qui n'est pas essentiel. C'est la sagesse elle-même. En ses deux parties, *la Sagesse qui rit* et le *Rire du sage,* divisées pour des besoins éditoriaux et réunies à nouveau sous le titre : *Un Art de Vivre*, on ne trouve pas seulement une éthique, mais des vues sociologiques et une philosophie politique originales.

On pourra, si l'on rencontre ces condensés, avoir recours à un petit volume précieux : *Le Subjectivisme* (1909) et à des brochures : *Petit Manuel Individualiste* (1903), et *Diverses sortes d'Individualisme* (1921) pour se faire une idée des articulations de sa pensée. Deux des exposés les plus séduisants : les *Paraboles cyniques* et les *Véritables entretiens de Socrate* ne se trouvent guère actuellement que dans les bibliothèques.

Le stoïcisme foncier de Han Ryner, allié à la grâce épicurienne et une tendresse pour les raisons du cœur y a acquis une souplesse neuve. Habit grec, pensée moderne, qui n'hésite pas à présenter des paradoxes. Livres affronteurs, d'humeur plaisante, excitants pour la curiosité, avec le dédain qu'il se doit envers les rites et les manières. Quel éditeur intelligent relancera ce livre amusant, fort et vivant, les *Véritables entretiens de Socrate ?* A Athènes, voici 2500 ans, mais tellement proche de notre “personnel”, il dévoile une conception sur les hommes politiques qui valut la ciguë au railleur, père des grands railleurs. Ni les Sorbonnes, ni Nietzsche,

ni Georges Sorel n'ont rien compris au vrai Socrate que Han Ryner a restitué en balayant la légende tenace.

Victime de Nomos, la Loi, et non soumis à cette Loi, héraut des lois "non-écrites", ce "sophiste" dont, à leur manière, se réclameront Thoreau, Tolstoï et Gandhi, Le Livre III, son "Euthydème", est un exemple charmant et profond de "maïeutique", accouchement spirituel, où il tente d'arracher un jeune homme à la tentation et à la pente de la politique.

Que de portraits de sages Han Ryner s'est appliqué à peindre, en nous invitant à nous faire, à notre façon, des sages ! La figure idéale du sage est une image pure que les nécessités de la vie obligent à modifier : chacun, s'en approchant, donne son allure individuelle, son accent, à la progression vers l'idéal qui devient particularisé en lui.

Les vies précises des sages sont les réalités où leur pensée est mise à l'épreuve. De Socrate et Epictète, à Epicure et La Fontaine, de Thoreau et Tolstoï à Han Ryner, en passant par bien d'autres penseurs libres et éclairés, ceux que nous croyons être les meilleurs se sont résolus à chercher une harmonie jaillie d'eux-mêmes, et qui pourra s'accorder à d'autres harmonies individuelles.

S'en remettre à autrui, aux autorités, pour trancher dans les intérêts, est une méthode paresseuse et inadéquate. Les esprits sans œillères ne s'en sont jamais remis à la pauvreté des traditions pour agir et pour penser. Qui ne ressent spontanément le besoin d'un effort personnel pour nourrir son cerveau des éléments appropriés, pour réaliser une vie pleine en son unicité ?

Dès qu'Han Ryner a été maître de sa pensée, il a affirmé son individualisme. Ne pas se méprendre. Il a toujours méprisé l'Individualisme prétendu recroquevillé sur la jouissance et les intérêts. L'égoïsme grossier n'est pas son fait. Non plus la volonté conquérante, la volonté de "puissance" que l'homme "supérieur" impose à l'esclave dont il se fait servir. Il n'est l'adorateur ni du "surhomme" Napoléon, ni de ses singes. Il sait que l'ambition dominatrice se fonde sur le propre esclavage de l'ambitieux. Celui-ci doit se soumettre aux désirs et fantaisies de ceux sur qui il compte pour son ascension et pour le défendre contre les concurrences et les révoltes. Le pouvoir suprême affole ceux qui y ont atteint. Il s'obtient par le mépris des hommes, l'écrasement des scrupules, l'acceptation des procédés sanglants de la guerre sociale.

Le sage n'aspire aucunement à cette royauté, pas plus qu'aux réussites moindres de tyranneaux qui s'étourdissent au jeu des affaires privées ou publiques, croient être maîtres des fortunes et des événements. Il ne tend pas aux jouissances obtenues par l'asservissement d'autres hommes, asservissement dont le maître se procure une jouissance accrue.

Il s'écarte des calculs où s'avilissent et s'abrutissent les potentats.

L'individualisme préconisé par Han Ryner fait du seul individu le maître de ses pensées et de ses actes. Il s'élève au-dessus de toute autorité et de toute organisation où l'homme devient un moyen d'exploitation, et non plus une fin de réalisation. Son attitude est liée au refus d'accepter la responsabilité de commander, aussi bien que d'obéir à des ordres étrangers.

La fonction fait de l'individu un engrenage de l'autorité, un esclavage échelonné. Le sage se méfie de toute hiérarchie, de toute emprise bureaucratique. La division en dirigeants qui n'ont aucun compte à rendre et en exécutants qui reçoivent les ordres est artificielle et inhumaine. A tout ce qui est décrété, par avance, il fait objection de conscience. La conscience, raison et cœur, est la seule lumière à laquelle il puisse confier sa marche. Ni exploité, ni exploiteur. A celui qui s'y est décidé, il faut le courage de payer les deux refus par une pauvreté volontaire qui comprend la résolution de n'accomplir qu'un travail sans nocivité.

Cette attitude est négatrice de la société établie et de l'Etat qui la maintient avec ses formes policières et militaires. Han Ryner ne s'incline devant aucune idole. En sa plus ancienne conviction il est réfractaire à toute violence. Cet homme de paix sait invinciblement que la paix ne s'obtient pas par les moyens aveugles de la force armée. Sans fin, ils engendrent la violence. On ne trouve aucune atténuation à son rejet du carcan social et des contraintes organisées dans tout le cours de son œuvre et de ses actes.

Le sage, le plus souvent, s'affirmera par l'abstention, par l'action intérieure où il sculptera son caractère. Quand il le pourra, action à distance qui cherche à éveiller les pensées endormies et les fermetés volontaires il use de la parole et de l'écrit.

Vis-à-vis des individus, il pratique la vertu de discrétion. Il se refuse à peser sur un être. Dans ses rapports entre ceux qu'il considérait comme ses égaux, quelle que soit leur situation sur les degrés de l'échelle sociale, il ne voulait considérer que l'homme. Il s'adressait à l'homme au-delà de la fonction dont il pouvait être revêtu, comme d'un déguisement qui parfois colle à la peau, mais dont on espère qu'un jour il comprendra où se trouve sa dignité. Il s'efforce de ne pas charger inutilement ceux qui n'ont pas encore l'énergie suffisante pour porter leur propre fardeau, jusqu'à s'alléger de tout le factice qui les engonce.

Il ne méprisait pas l'homme. Il cherchait en chacun l'étincelle, la distinction possible. Il faisait confiance, surtout aux simples que l'éducation et le poids des mœurs et des institutions n'ont pas déformés.

IX — La règle du travail

La nature impose aux créatures animées la lutte pour la subsistance. Chaque homme doit subvenir aux nécessités physiques par son travail propre. Nul n'est exempt de manger, de s'abriter contre les intempéries. Nul homme en état de travailler n'est exempt de contribuer à assumer la somme de travail nécessaire à sa vie. Ce travail élémentaire est donc corporel — on dit communément manuel.

Le travail de la terre libère des nécessités primitives. Tout ce qui dispenserait de cette obligation est abus et exploitation. Telle est la vérité éthique fondamentale des rapports économiques.

Tout travail soi-disant "intellectuel" est effort de jeu, non travail spécifique. Si chaque homme en état de travailler contribuait à l'entr'aide commune, la pesée du travail matériel général, par sa masse équilibrée, permettrait d'offrir à chacun le loisir de dépenser ses forces à de libres entreprises personnelles ou collectives. Dans cette société naturelle qui persiste sous les recouvrements de l'organisation artificielle se trouve le germe de la meilleure approche universelle.

L'esclavage social, la possession des instruments et des moyens de travail par des maîtres, la propriété privilégiée de ces moyens et de la terre entraîne l'alourdissement de la tâche ouvrière. Celle-ci doit entretenir les parasites sociaux : fonctionnaires d'autorité, police, armée, agents du fisc et d'administration, banquiers, employés de finance, commerçants, intermédiaires qui veulent échapper au joug du travail. Se soustraient encore à la loi du travail les prostitués de tous ordres aux subventions des Riches et du pouvoir, prêtres des diverses religions, professeurs de civisme, philosophes officiels, savants patentés, artistes prébendes, journalistes qui propagent la doctrine.

La servitude naturelle pourrait se transformer en joie commune.

A défaut de pouvoir exercer le travail véritable le sage peut être contraint d'accepter une besogne qu'il ne considère pas comme un travail normal. Mais il saura limiter ses besoins pour n'accorder au maître qui l'emploie que le temps strictement nécessaire à assurer ses besoins élémentaires, et, autant qu'il le pourra, se réserver aux activités libres.

Tels sont les propos avancés par Han Ryner dès 1904 dans *Prostitués* et repris sous diverses formes, énoncés philosophiquement au Rire du sage, et qu'on trouve dans plusieurs œuvres majeures ou mineures de l'écrivain et du poète.

Han Ryner ne fuyait pas le travail. Le travail harmonieux combinera la nécessité physique et physiologique et le jeu de l'esprit qui peut épanouir créations, poèmes, systèmes philosophique, recherche scientifique, réalisations d'art, de culture physique ou spirituelle. Cette alternance reconnue comme une loi profonde peut réaliser l'équilibre d'une société qui réponde aux besoins fonciers sans empiéter sur les droits des plus humbles parmi les travailleurs. L'immense perte de temps et de substance départie à des fabrications d'objets inutiles et à de purs artifices permet les injustices, les oppressions absurdes, les guerres, les besoins fallacieux de dérivatifs, de drogues et paradis artificiels.

La santé réside dans une activité naturelle, dans l'entraînement à l'effort qui n'accable pas, n'anéantit pas l'ouvrier.

Sans doute, 70 ans après ces justes vues, le système économique a évolué. Les normes du travail matériel, la concentration, la structure du nouveau monde industriel ont transformé les conditions du travail. Au domaine agricole, des changements ont bouleversé l'ancien ordre des choses. Mais on n'y a pas encore pu modifier les nécessités intimes de la production des fruits de la terre et le rythme des saisons. La chimie n'a pas remplacé la culture des plantes utiles. La vie ne s'est pas soumise aux règles de l'économie théorique et des techniques. Ainsi les propos de Han Ryner ne sont point périmés. Ils n'ont pas été expérimentés sur une échelle assez vaste pour être probante. Ils restent en examen et propres à être médités. Ils montrent que le penseur s'est préoccupé des solutions pratiques de libération de l'homme, dans l'exécution de son labeur même, et dans le mode d'appréhension ouvert à chaque ouvrier qui réfléchit sur sa condition.

La spécialisation outrée est non seulement déformatrice de l'individu, mais extérieurement dangereuse. Une complémentarité, une activité alternative, et même plurale, doit être recherchée pour chaque travail nourricier. Le rendement apparent n'est pas tout. On commence à s'apercevoir des bases psychologiques dans les rythmes de l'effort et les aspects du travail.

Les biens de consommation urgente ne doivent pas détruire les secteurs de nature et la prévoyance à observer. L'auteur des *Pacifiques* voyait loin. Les "plans" doivent être précédés d'une critique des investissements et des "promotions". Une limitation de leur croissance s'impose. Toute entreprise tend à enfler ses prévisions par des perspectives trompeuses. Enfin, la conscience en chacun d'une conception de vie doit subordonner le comportement à la raison. On ne sépare pas une sagesse éclairée des développements d'une société d'êtres libres.

•••

Han Ryner sait que la société est inévitable, “comme la mort”, a-t-il dit. On peut combattre les abus. Mais il importe d’abord de tendre la main à ceux qui tombent, à ceux qui risquent d’être broyés dans la machine.

Il connaît la valeur de l’entente. Il sait la puissance du nombre dans l’opposition aux forces opprimantes. L’abstention, la volonté de refus qui freine les poussées qui déborderaient l’individu, prend son extension victorieuse lorsqu’elle devient un refus collectif : non-coopération, grève. Les travailleurs possèdent l’arme absolue, leur négation du régime exploiteur qui ne peut durer sans leur concours.

A l’occasion, Han Ryner a conseillé des tactiques dans les mouvements, vers 1920 en particulier. Il a accordé sa caution aux groupements syndicalistes, en précisant les précautions à observer pour maintenir avec l’efficacité, l’esprit de liberté.

Toute organisation extérieure, en effet, menace la réalisation de l’être libre. Un autoritarisme insidieux risque aisément de s’y glisser. Certes, dans une entreprise matérielle définie et limitée, il est indispensable que, d’un accord commun, les moyens aient été préparés en vue d’obtenir l’acceptation d’une méthode de réalisation. Mais, remettre toutes décisions et exécutions à un organisme — disons clairement, à un gouvernement, quelles que soient les apparences et les dénominations — est un abus intolérable pour des esprits clairs.

Han Ryner n’a jamais cru à la possible abolition de l’armature sociale par des violences extérieures. Il a été estimé dans les milieux anarchistes sans leur faire la concession de croire à l’Anarchie. Il a proclamé le droit des contestataires à la révolte sans approuver des méthodes où ils dégageaient leurs responsabilités d’hommes.

Il a étudié froidement ces problèmes de servitude et de moyens. Il s’est livré à la critique des fondements sociaux aussi bien qu’à celles des théories qui se sont efforcées de justifier l’état de fait. Il s’est préoccupé de ce qu’ont avancé les théoriciens antiques, Platon et Aristote, ou modernes doctrinaires de l’Etat, de Hobbes et de Locke à Rousseau. Il a lu Machiavel avec attention, voulu comprendre l’analyse sans complaisance que le Florentin a faite des conditions du règne, de la stabilité, que le régime donné soit république ou dictature personnelle. Il en a retenu un certain nombre de leçons négatives. Il les critique en une dense présentation des thèses essentielles dont il dénude les erreurs d’époque et de région. II souligne les insuffisances et les nécessités, évite de choir dans les dialectiques qui oublient le réel.

On trouve dans *La Sagesse qui rit* ces exposés d’une netteté de contours, d’une honnêteté rigoureuse. Quelques fragments du Subjectivisme donnent son jugement sans appel sur Napoléon et l’aventure bonapartiste.

Ces pages directes, d'une écriture lumineuse, me semblent sans égales comme exposé de philosophie politique. Il semble ardu de résumer et de condenser plus sans trahir : aucun commentaire ne peut les valoir.

Pour une intelligence plus poussée, elles méritent d'être complétées par des textes de référence. Aux amateurs de sonder plus profond.

Les conclusions du sage et du philosophe ne sont pas nées dans l'arbitraire, mais par une confrontation avec les systèmes législateurs et avec l'histoire.

●●●●●

X. — Économie

Certains ont fait procès à Han Ryner de s'être, selon leur optique, désintéressé de l'économique.

En sa jeunesse socialiste, entre 1890 et 1895, il s'efforça de concevoir des thèmes de salut immédiatement réalisables. Mais il n'a pas cru que l'économique primait. Sa connaissance large et profonde du passé ne lui avait pas enseigné que les gestes des hommes étaient en premier lieu commandés par la technique matérielle.

Il n'avait que peu de confiance dans les spéculations des économistes. Ils se croient scientifiques. L'esprit scientifique, le doute préalable et l'approximation corrective sont à l'opposé d'une doctrine impérative, Sa conception de la science positive la réduisait à être menée pour elle-même, telle qu'elle résulte du groupement des hommes, et non à servir d'alibi aux directives des classes au pouvoir. Ainsi en est-il pour lui des sociologies si elles se targuent de fournir des règles de conduite. Cela ne condamne nullement la recherche des lois sociales.

Han Ryner ne constatait pas de progrès éthique des hommes depuis l'Antiquité.

Mettons qu'il y ait des lacunes dans sa pensée globale, puisqu'il ne s'est pas prononcé à fond sur l'économique, Mais vouloir tout exiger d'un penseur me semble relever du “culte de la personnalité”.

Je dirai que les contradictions des écoles de “sciences humaines”, sociologiques et économiques, semblent suffisamment fortes pour que l'on ne puisse encore considérer la matière de leurs études comme base de science rigoureuse. Elles restent hautement conjecturales, faites d'opinion et d'art, malgré l'appareil mathématique dont elles tendent aujourd'hui à s'orner. Il me paraît que, si des résultats indubitables avaient été acquis, cela se saurait. On continue à s'excommunier entre écoles, et l'on impose à l'enseignement les doctrines élues dans les régimes à idéologie régnante. Je demeure donc en curieux expectatif.

Pour Han Ryner, il n'a pas aimé perdre son temps à ce qu'il ne pouvait parfaitement connaître. Il s'est préoccupé de son œuvre, dont il est un des éléments, et de l'entr'aide qu'il put apporter en telle circonstance urgente. Il a su, avec ordre et méthode, apporter dans les entreprises où il s'est mêlé,

une réflexion sur la manière d'opérer dans tel ou tel cas, et a voulu savoir ce qui s'est fait.

Curieux individualiste, en vérité, à qui de bons ignorants reprochent de ne pas avoir mis la main à la pâte. On voit le nom de Han Ryner dans tel comité et tel groupe. On n'a pas raconté quelle a été sa part effective. Solidarité des petits, fierté qui ne s'abaisse pas devant les prétentieux qui se permettent d'ordonner. Sans arrogance, il respecte l'individu auquel il s'adresse.

Je trouve, en 1922 et 1923, des causeries, et des plans : "Sagesse et économie politique". La recherche des biens matériels est-elle compatible avec l'entente et la paix entre les hommes ? ...

Mais revoyons plutôt, dans un chapitre de la *Tour des peuples*, écrite en 1917, publiée en 1919, "le Travail des peuples", sa pensée touchant la communauté du travail et l'union des cœurs. Lisons cette vie de Pythagore, *Le Fils du Silence* (1911) qui est aussi l'histoire du VIe siècle avant notre ère. Au Livre V, réfléchissons sur les principes attribués aux pythagoriciens qui ont fondé la "Maison des Amis", cette communauté qui a duré, sur la base de progressive initiation, de douceur et de clarté. Réalisation étrange où la science est religieuse, et dont nous n'avons plus les éléments de reconstitution foncière, mais que Han Ryner fait pencher du côté d'une noble liberté.

"Economie" dans la communauté des biens ? ...

Les éclosions et les grands feux libertaires du pur christianisme premier, ou au siècle des petits frères de François d'Assise, ont été des floraisons trop vite utilisées par les habiles, étouffeurs de "spirituels". La propagation du bouddhisme est encore un bel exemple.

Quand les foyers ardents seront-ils des centres persistants de rayonnement humain ? C'est la grande question que nous pose Han Ryner. La réponse est en nos mains.

●●●●●

XI. — Révolution ?

La révolution ne se proclame pas, ne se provoque pas. Elle s'établit sans qu'on l'attende, sans qu'on se doute de sa présence, et se révèle après coup, parfois longtemps après son apparition quasi clandestine. Certains observateurs croient deviner : combien s'imaginent lucides et se trompent ?

Gardons-nous de penser que tout soit bon et vaille la peine d'être retenu de ce qui est apporté dans ce changement plus ou moins intégral, que l'on appelle, et qui déçoit lorsqu'on en goûte les fruits.

La jeunesse est exaltée par la vague puissante qui déferle. Qui s'opposerait à l'enthousiasme du flux créateur ?

La grave raison pèse les conséquences. Elle choisit le possible, l'accessible, la valeur durable. Je dis en toute tranquillité à des esprits qui me semblent brouillons et qui mélangent des choses qui doivent être distinguées : vouloir agir à tout prix est enfantin et nuisible.

Voyons les réalités et les illusions de la radicale métamorphose qui doit abolir l'écrasement des masses ouvrières par les classes possédantes. Est-ce pour ne parvenir qu'à un changement de maîtres et un échange de places ?

Où sont les vrais révolutionnaires ? Ceux-là ont transmuté les vieilles valeurs. Ils apportent une conception neuve, une méthode de libération sans ambiguïté.

Pour Han Ryner, il ne fut pas étranger à la recherche d'une entrée dans les faits. Il a envisagé éventualités et modes d'action. Il n'a pu s'abstraire des leçons d'application de l'histoire. On y surprend les obstacles à éviter, comme les failles éternelles.

Trouver une science des rapports humains ? Le mot science est bien fort. Les jugements au domaine sociologique, sont la plupart du temps orientés par l'autorité — au moins celle des chefs de file que l'on tient pour avertis. Ainsi, chez nos contemporains, la révérence aux propositions de Marx et d'Engels et de leurs suiveurs plus ou moins fidèles, que l'on admet comme "scientifiques".

Or, des formules impérieuses présentées comme indiscutables ont été

démenties par les faits. Je n'en discuterai pas ici. J'y vois l'obéissance à des théories construites par des spécialistes, dans l'abstraction. La Science se justifie par l'observation directe.

Ce n'est pas, de ma part, pour m'incliner devant une autre infaillibilité, celle de Han Ryner : loin de là ! Il nous sert à nous défier de la logique apparente, des systèmes dialectiques qui voilent l'humble concret, et des affirmations gratuites trop séduisantes.

C'est une sagesse de l'esprit aussi bien que sagesse dans le comportement. Est-on si pressé ? Le monde attend-il impatiemment que nous approuvions un mode de salut qui nous semble urgent ? Faut-il parvenir en toute force de conviction à la transfiguration apocalyptique ?

Réserve, examen, attente. L'acquiescement complet se donne lorsqu'aucune ombre ne subsiste. Ce n'est en rien pessimisme, mais scepticisme historique et philosophique sur les forces à mouvoir. L'avenir reste entre nos mains, dans nos volontés : nous incliner sous les nécessités, mais en user pour les faire concourir à notre intention.

La Justice ne peut étouffer la vie, ni plaquer sous une loi arbitraire les vivants. L'égalité mathématique n'est pas un idéal humain. C'est une Idole qui suggère de niveler selon une moyenne dérisoire les têtes et les pieds.

Comment s'en remettre, d'ailleurs, à des juges faillibles et intéressés pour infliger leur justice à ceux qui ne se soumettraient pas à leurs décrets ? Folie législatrice. Le dogmatisme use volontiers des logiques fermées pour délirer. La persuasion qu'il apporte ne repose à la fin que sur une foi. Son entêtement à ne point vouloir considérer ce qui ne rentre pas dans son corset ou son armure, à affirmer comme non advenu ce qui vit hors du système et malgré lui, fait partie, autant que de la fureur inquisitoriale, de toute une scolastique moderne.

•••

Le paradoxe révolutionnaire — paradoxe veut dire opinion hors de la croyance courante — c'est par l'individualisme qu'on atteint l'humanité entière. Il s'adresse à chacun, donc à tous. C'est le renversement des coutumes périmées pour une méthode de vie simple, saine et sincère. C'est la détermination de suivre son penchant particulier, de vouloir sa vie personnelle. Est-ce trop simple ? Nos théoriciens jugent naïve une conception qui manque d'assaisonnements dialectiques. Ils préfèrent édifier des châteaux où tout est prévu en cartes perforées.

Or, quelques solutions ont eu place dans la pratique. Quelques communautés ont vécu un temps un ensemble de pensées. La durée plus grande peut venir avec des esprits et des caractères mieux avertis des compétences exigibles pour une action commune.

Soyons prêts à accomplir notre révolution. Interrogeons-nous pour décider notre action. Essayons de voir en nous les obscurs désirs de sourde domination qui s'y tapissent. Observons ceux qui s'apprêtent à prendre des places dans la Révolution, qui aspirent à la diriger, ceux qui songent plus ou moins clairement à en profiter.

Han Ryner nous dit : "les conseils généraux ne peuvent être que négatifs". Ce sont des conseils d'abstention. Il n'est pas possible d'édicter des principes positifs de conduite. Le refus de coopérer à une entreprise nuisible, pourtant, est-il négatif ? La grève est-elle considérée comme une dérobade ?

La voix de la conscience est une voix qui dit : "non" ! Elle retient dans l'action inconsidérée. Cela ne veut pas dire qu'elle interdise l'action.

Han Ryner s'adresse à des esprits qui se veulent mûrs, ou qui veulent mûrir, non se livrer aux agitations instantanées. Il ne condamne aucune tentative sérieuse. Il met en regard les points de vue. Il les anime en dialogues où les arguments peuvent s'opposer, sans conclure en des domaines où la conclusion ne peut être que relative.

Je ne conclurai pas non plus, et me contente d'évoquer.

Han Ryner respecte trop la personne humaine pour la blesser en l'un quelconque de ses membres. Il n'érige pas ses certitudes éthiques mêmes en lois universelles. Il juge sans prononcer de sanction. Tant pis pour ceux qui demandent des réponses de catéchisme. Toujours, il les renvoie au "Connais-toi-toi-même toi-même", " interroge-toi-toi même ".

On trouvera des méditations sur la révolution en divers articles. Une "consultation sur la Justice" est incluse dans ses *Apparitions d'Ahasvérus* (1920). Le dialogue des *Jacques*, ou *de la Révolte* a conservé sa signification. L'inéluctable chaîne de violence, qui, après le massacre des seigneurs, arrive à leur remplacement par de nouveaux seigneurs et maîtres, comme le dialogue avec *La Boëtie* ou "la *Servitude volontaire*", ou la "vision antique" qu'est "*Les Esclaves*" (1909).

●●●

On voudra savoir quelles opinions Han Ryner a émises sur la révolution russe. Pour se prononcer sur des états de faits, il s'est trouvé trop mal informé. Sans se poser en "contre-révolutionnaire", il s'est élevé contre les abus d'un régime dictatorial. Il n'était pas satisfait de bien des aspects dogmatiquement brutaux pris par le régime et glorifiés par ses chantres. Tel roman approuvant le cours nouveau le heurtait dans sa sensibilité. Il attendait l'apaisement du flot et y aspirait, sans décider.

Lorsque les campagnes de Koltchak et Denikine ne menacent plus de Terreur blanche la jeune révolution, il s'inquiète des condamnations des

opposants de gauche qui renouvellent les abus autoritaires d'hier. Il s'est ému des contraintes de la conscription au travail, et de l'hypothèque du joug policier.

En divers milieux, on lui demandera d'expliquer sa position sur le communisme lui-même. Par exemple, en 1924, dans *L'Idée Libre* **:** "L'Individualisme peut-il se concilier avec le communisme ?", On n'a pas recueilli les conférences où il a exposé : "Ce qui me sépare du communisme orthodoxe". (1920-1921-1922)

Il insiste sur la communauté indéchirable de l'humanité en sa totalité. Il refuse la séparation artificielle en nations, classes, races. Communisme des cœurs, communisme de l'ouvrage des mains, fraternité dans l'entreprise collective, sans hiérarchie, sans discipline extérieure.

Il refuse avec énergie toute doctrine imposée aux esprits. La tentation de plier les cerveaux à une impossible unité est un crime. La richesse spirituelle réside dans la diversité humaine et la variété des pensées. L'individualisme inaliénable est intégrité de pensée avant d'être revendication de conduite autonome. Même dans les travaux matériels, Han Ryner refuse la caporalisation et revendique l'imprescriptible liberté.

●●●●●

XII. — Politique

Il faut choisir : morale et politique ne cheminent point ensemble, comme Machiavel l'a exprimé. Toute sociologie qui se veut normative tombe dans la politique.

En regardant Han Ryner sous le jour de l'écrivain politique, on le trouve différent du rêveur naïf que certains imaginent. Ses articles, débats, prises de position oratoires le montrent criblant de banderilles les pontifes et les valets de l'ordre gouvernemental. Il arrache les uniformes qui les revêtent d'importance sociale. Dans l'actualité journalistique, il s'amuse à montrer l'enfantillage absurde de leurs décrets. Il dépiaute la substance molle et infâme : Patrie, Nation, Race, Couleur de peau, Parti, Propriété, Intérêt, Armée, Justice officielle, Opinion publique. Eglise et dogme, toutes les sacro-saintes guignolades, le respect des choses établies, la Loi, la Doctrine, tout ce qui est autorité. On en trouve la caricature peinturlurée en traits où les ridicules ressortent. On ne se libère que par le Rire : simagrées de tous les dieux inventés pour faire peur aux petits et grands enfants.

La cité est-elle autre chose qu'une rencontre de hasard ? L'imbécillité citoyenne se rengorge sur les grands mots qui justifient les crimes officiels. Les bateleurs pipent les suffrages des gogos en travestissant les sentiments d'honneur et de liberté. Ils mènent à la haine du voisin, à la fureur du combat, à "l'appel au soldat" qui cache les sales combines.

Un des jolis ballets où notre Han Ryner s'en donne à cœur joie, c'est *Le père Diogène* (1921). Il situe un disciple de stricte observance du célèbre cynique en notre société. Les aventures d'un jeune professeur de philosophie qui veut adapter le mode de vie diogénien aux complications de l'ambiance contemporaine permettent à l'auteur de railler les coutumes à quoi nous nous assujettissons. Cérémonial du mariage, de la représentation politique (une séance à la Chambre), du culte patriotique et du culte qui se dit religion, bienséances apprises de la pudeur corporelle ou de la pudeur des opinions.

Notre héros, en prétendant appliquer rigoureusement les préceptes de la vie cynique, dévie de la raison et du simple bon sens. Il tient le rôle d'un don Quichotte dont la folie de vivre les aventures de chevalerie est transposée dans un délire de conformité philosophique. Double ironie, qui le joint au cercle des grands rieurs : Cervantes, Rabelais, Molière, Voltaire. Pour eux le

rire fut une arme. Le grossissement de la caricature a fait apparaître grotesques nos tares et nos excroissances. Livre qui demeure si actuel en sa contestation.

“L’hypothèse” en 3 actes qu’est *Vive le Roy !* est de 1909. Elle est une application des doctrines maurrassiennes pour le retour du roi. La pièce fut lue par l’auteur lui-même à l’Odéon en 1911, pour faire face à des chahuts prévisibles des gens d’ “ Action française ”, puis jouée en 1914 à L’Action d’Art. Elle traite du “ coup de force ” dans un changement d’étiquette politique.

Le roi, élevé par le philosophe Lhermitte, a la sincère intention de réforme sociale. Il se laisse pousser au trône. Non seulement, il devra être guidé par les artisans de “ l’heureuse surprise ”, mais accepter l’appui des alliances politiciennes que dénonçaient hier nos doctrinaires, et des pouvoirs d’argent honnis en théorie. On reprendra le personnel vilipendé, les anciens suppôts du pouvoir abattu, pour en faire l’armature du nouveau régime, chefs de l’armée et de la police. Ces “ républicains ” se rallient promptement aux maîtres du jour, quitte à les abandonner demain pour conserver les situations.

Cette moralité ironique agite les pantins, fait litière des déclamations tant réactionnaires que révolutionnaires. Le héros central, Lhermitte, est un stoïcien viril, dédaigneux des contingences. Il affronte la tourbe des maîtres avec provocation, aussi bien que la foule des asservis, symbole du philosophe écrasé par l’intrusion de la politique.

Un tel théâtre est-il fait pour séduire un public peu tourné vers la réflexion ? Pièce amère, qui n’induit pas à satisfaire aux digestions des soirées du “ Boulevard ”. Je considère cette pièce dans la ligne du **Dernier empereur** de Jean-Richard Bloch, qu’elle a notablement précédé. Théâtre d’idées qui s’anime de personnages vrais, dessinés à traits larges. On peut penser encore à Ibsen, et son **Ennemi du peuple.** Signalons en passant que, lors de la diffusion scénique d’Ibsen en France, Han Ryner salua le dramaturge norvégien et le fit comprendre en sa profondeur philosophique autant qu’artistique (1904). Rapprochons aussi son théâtre, cette fois dans un domaine mondain, des **Affaires** de Mirbeau, et de ses **Mauvais Bergers.**

Aux **Apparitions d’Ahasvérus** Han Ryner aborde dans son “ **Dialogue du Pouvoir** ”, une critique aiguë de Marc-Aurèle, qui a laissé tuer en lui le philosophe par l’empereur (1911).

Plus tard, il découvre une solution plus nuancée. Il a voulu reconstituer la vie de Dion Chrysostome : Bouche d’Or, patron des pacifistes (1934). C’est d’abord un rhéteur brillant, enclin à la flatterie envers les riches amateurs de beau parler. Sa conversion à la philosophie stoïco-cynique l’oppose en son amitié froissée par l’agissement impérial, au Néron chauve, Domitien, qui l’exile. Héraut d’une Bonne-Nouvelle de résistance non-violente aux brutalités, héraut de paix, il va se trouver en face de son ancien

ami Nerva, qui, après l'assassinat de Domitien, a accepté le poids de l'empire. Dion conseillera à Nerva l'adoption de Trajan, soldat glorieux et froid administrateur. Devenu orateur officiel, Dion essaie de prêcher la Paix au maître. Il s'aperçoit du peu de poids de la raison philosophique et simplement humaine sur les gestes d'un potentat qui a revêtu les charges de l'Etat.

●●●●●

XIII. — LA LOI

Au plus profond, l'erreur, la source de désordre, d'injustice et de violence est dans la Loi elle-même. Elle a fait condamner Socrate à la ciguë, Jésus au supplice de la croix, les hérétiques au bûcher, les insurgés de la pensée libre à la torture et à l'échafaud : Vanini, Servet, Brousson, Ramus, Ferrer. . .

Lois civiles, lois prétendues de la guerre, lois religieuses, toutes, instruments de violence. Les juges décrètent des peines afflictives et infamantes, les policiers font " respecter " les décrets inhumains, les soldats, serfs de l'obéissance passive, assassinent sur l'ordre des généraux. Tous sont les esclaves aveugles et stupides de la Loi.

Causes de déséquilibre provoqué, les lois prétendent rétablir un équilibre qui se retrouverait dans le jeu naturel. Les lois écrites fixent des règles d'un moment en une absurde permanence. Les nécessités provisoires stagnent en une immobilisation délétère dont la pourriture devient poison. L'homme véritable se place en dehors des lois positives. Il n'obéit qu'aux lois intérieures et non-écrites de sa conscience. Han Ryner se piété en adversaire des lois écrites. Lorsqu'il plaidera pour tel individu frappé par la vindicte sociale, il montrera que la culpabilité légale est celle de la loi elle-même. Incohérence de cette machine qui broie indistinctement. Ne nous laissons pas happer, ne laissons pas happer autrui par les dents de fer.

●●●●●

XIV. — FINAL

Je crois en avoir assez dit pour montrer qu'un individualiste conscient n'est pas un être isolé et hostile à ses frères individus. Han Ryner, individualiste, est intégré dans le grand fleuve humain par un apport tangible.

Il fut un moraliste de première grandeur — je prends moraliste au sens ancien, de témoin des mœurs et de la conduite— un inventeur de méthodes adaptées au temps présent, parce qu'il ne chercha pas à être seulement actuel, mais se plaça au-dessus de son temps et de son milieu. Il est un éveilleur, un écrivain politique d'une qualité plus haute que celle des doctrinaires du retour au passé, comme Charles Maurras, d'une solidité étayée sur les faits unis à la réflexion positive.

Han Ryner quête la solitude pour son travail essentiel, la création, avant de revenir parmi les hommes. Après un bain de rajeunissement de soi-même, il va prendre le bain de vie humaine, l'enrichissement des contacts, la rupture des vieilles habitudes qui faussent la justesse du regard ? Dans l'alternance rythmique de cette existence tournée tour à tour vers la méditation et vers l'amour pour les êtres, on peut comprendre quel il fut.

Il fut un instructeur né, comme il fut un conteur. En toute chose il a recours au sens direct, au texte originel, et ne s'en remet pas aux interprètes. Cette méthode individualiste féconde est la leçon rynérienne effective. Nous pouvons nous inspirer de son jugement sans pour cela nous en contenter.

La beauté demeure, même si elle n'est pas à la mode du jour. Han Ryner, n'y cédant pas, s'est voulu anachronique, et ne copiait d'ailleurs pas les modèles du passé. A sa façon, il les ajustait. Son originalité intime en fait, et en fera, un classique, tant au domaine de la pensée qu'à celui de la forme. Pas un auteur académique.

Il est lisible à tout lecteur de bonne volonté qui doit surmonter, parfois, quelques grâces de culture, et de malice sans méchanceté.

Nos théoriciens adorent s'envelopper de robes compliquées, et les hérisser d'ornements piquants d'érudition et de vocabulaire, comme pour interdire aux profanes d'entrer dans leurs sacrés jardins. Han Ryner nous l'épargne.

Pour moi, je lui suis reconnaissant de m'avoir détourné des engagements inconsidérés, et de m'avoir incité à rechercher mon équilibre.

Cela n’est pas si immédiat que l’on pourrait l’imaginer. Il m’a fait prendre l’habitude d’aller voir moi-même au lieu de me fier aux témoignages. Je souhaite cette grâce à ceux qui voudront le fréquenter à leur tour.

•••

Loin de diviniser Han Ryner, qui en rirait, nous provoquons à des critiques fondées. Nous les attendons, car, jusqu’ici, nous n’en avons guère rencontré. J’entends des critiques faites avec le moins qu’il se peut de scolastique nouvelle.

Han Ryner a été un homme par la raison et par le cœur. Il nous enseigne que là réside l’homme, sans frontières, ni races, sans institutions d’une heure, dans la fraternité de la Terre.

●●●●●

Notes et références

Le présent essai se présente comme le développement d'un article : **Han Ryner dans le mouvement social** paru dans *Le Mouvement social* n° 62 janvier-mars 1968.

On se reportera à mon livre : **A la découverte de Han Ryner**. **L'Homme, la Pensée, l'Œuvre,** avec une préface de Jean Rostand, de l'Académie française, un bouquet d'opinions sur Han Ryner, une chronologie et une bibliographie (éd. Le Pavillon, 1970).

Pour une bibliographie étendue, voir : **Visage d'un centenaire, Han Ryner** (*Pensée et Action*, Bruxelles 1963) avec des études diverses, et la collaboration de Georgette Ryner, Louis Simon et Hem Day.

Une chronologie différente dans le numéro d'octobre 1961 d'*Europe* sur le centenaire de Han Ryner.

Les *Cahiers des Amis de Han Ryner* (3, allée du Château, 93320 Pavillons-sousBois) ont repris une partie importante des articles, déclarations de Han Ryner dans différents organes, et permettent de simplifier les recherches.

Œuvres de Han Ryner en librairie :

Editions Le Pavillon :

Un Art de Vivre (Sagesse qui rit et Rire du sage).

Amant ou Tyran (Alfred de Vigny), manuscrit attribué à Marie Dorval.

La Soutane et le Veston.

Jeanne d'Arc et sa mère.

Songes perdus.

Contes (avec l'Amitié par le Livre).

Editions L'Amitié par le Livre :

Face au public (œuvres oratoires, 19011919).

Les Grandes Fleurs du Désert.

— La plupart des autres œuvres de Han Ryner ne sont accessibles que dans les bibliothèques.

— On devra se référer à la proposition de Charles Auguste BONTEMPS d'englober la notion d'individualisme dans celle *d'Individualisme social,* qu'il faut considérer dans les livres et brochures où il a exposé sa nnçitinn nrioinale

•••

Henri NER — HAN RYNER, son pseudonyme, — est né à Nemours (département d'Oran), le 7 décembre 1861, mort à Paris le 6 janvier 1938.

Pour éclairer, ou plutôt, pour ajouter aux indications précédentes, nous avons cru utile de donner des citations de Han Ryner, qui, mieux que les commentaires, préciseront sa pensée sur le social contemporain.

On consultera avec fruit : Manuel Devaldès : **Han Ryner et le problème de la violence** (*L'Idée Libre*, 1927).

Textes de Han Ryner

"Est-ce qu'on a jamais conduit les hommes autrement que par les choses, créatrices d'espoirs et de craintes, de plaisirs et de douleurs ? Est-ce que celui qui est maître des choses n'est pas maître des hommes ? ... Si la glèbe et l'usine ne nous appartiennent point, que nous importe d'être exploités et administrés sous le nom d'esclaves, sous le nom de serfs, sous le nom de salariés ?"

(*L'Ennemi du Peuple*, 1er janvier 1904)

"Avant d'engager la lutte pour la socialisation des services publics, il eût fallu préparer cet effort par une sérieuse, et peut-être longue propagande d'explication et de persuasion. On ne demande pas aux camarades de souffrir pour un idéal, sans leur avoir fait connaître et aimer cet idéal... La tactique des vagues d'assaut successives est condamnée par l'expérience de mai 1920 ... Une grève dont le résultat intéresse directement tout le pays doit être, dès la première heure, aussi générale que possible.

(*Le Syndicaliste des P.T.T.,* 1er juillet 1920)

•••

"Le syndicalisme, dans la pratique actuelle, reste société artificielle, inégale, il compte des chefs et des suiveurs, des profiteurs et des dupes... Le salut sera trouvé quand les consciences seront nombreuses où raison et cœur s'équilibrent jusqu'à ne plus permettre d'être dupe ni de vouloir duper."

(*Le Réveil de l'Esclave*, 1er mai 1923)

"Ce que le droit pénal nomme " justice ", dit-il, tout être noble, en un recul, l'appelle " vengeance ". Quel homme serait capable d'exercer en bloc cette tardive et froide vengeance, d'être à la fois le seul juge et l'exécuteur ? ... Si je refuse l'asile au pauvre être traqué, je vois trop que, d'un mot ou d'un geste, j'accomplis l'acte de vengeance... Comment exiger qu'en un instant, sans entraînement, je me fasse une âme de policier ou de bourreau ?...

(*Le Radical,* 22 février 1913)

•••

"La justice ne reste-t-elle pas, tant qu'on la veut seule, impossible ? ... Ma cause me paraît toujours meilleure qu'aux autres. Il faut, qu'à force d'amour et de détachement j'apprenne à me placer au point de vue du prochain.

Ceux-là seuls ont su rester justes qui sont montés jusqu'à la sagesse ou jusqu'à l'amour.

(*Le symbole*, août 1917)

"Je connais des camarades qui attendent peu de bien ou beaucoup de bien d'une révolution même violente.

... J'ai peine à trouver Robespierre ou Napoléon 1er moins tyrannique que Louis XVI... Qu'est-il sorti du QuatreSeptembre ? La tyrannie sanglante de Thiers, la tyrannie tatillonne de l'Ordre Moral.

Les révolutions politiques ont changé de main l'autorité publique et elles ont modifié son nom officiel. Une révolution sociale détruira la propriété de la même façon que les révolutions politiques ont détruit le pouvoir personnel. On parlera par discours et par affiches au glorieux "peuple propriétaire"...

Depuis qu'on leur a tué Jaurès, combien trouvez-vous de socialistes de volonté ?...

La Société future qu'est-elle ? Un vaste milieu libre d'où, ô ironie ! on n'aurait pas la liberté de s'évader. Nous sommes incapables de conserver, si on nous les offrait, les résultats d'une Révolution toute . (Révolution sans révolutionnaires.

(*Notre Voix*, 29 juin 1919)

•••

"C'est un révolutionnaire que Nietzsche quand il brise les vieilles tables de valeurs pour en dresser de nouvelles.

Quand je cherche un révolutionnaire, c'est toujours parmi les individualistes...

Quand je pense à ceux que le vulgaire appelle des révolutionnaires, à ces pauvres gens qui veulent changer la société sans modifier l'homme, je suis toujours un peu étonné. La Société n'est-elle donc pas une œuvre de l'homme ?

...L'amour — appelez-le, si vous voulez, comme les stoïciens, charité, ou avec de plus modernes, camaraderie — est nécessaire à toute vie commune qui n'est point maintenue par la contrainte et réglée par des lois accompagnées de sanction matérielle.

...Si vous avez choisi les biens extérieurs et si vous désirez le grapd changement pour en avoir la meilleure part, vous ressemblez à tous ceux qui empêchent le vrai changement... Le vrai révolutionnaire est détaché de tout l'extérieur, présent ou futur, et de la naïveté de la conquête et de la naïveté de l'espoir. II est l'homme réalisé. Il ne sait pas si un avenir **humain** se produira jamais ; il est prêt, voilà tout, et si l'avenir **humain** se réalise un jour, il aura été l'homme de avenir."

(Les vrais révolutionnaires. *Notre Voix*, 29 juin 1919)

"Révolutionnaires de sang et bourgeois bellicistes, vous êtes les mêmes. Sous prétexte de justice — de vengeance, il vous arrive de l'avouer — vous réclamez les milliards d'injustices et de cruautés que représente toute guerre, qu'elle soit étrangère ou civile. Les uns comme les autres, vous osez appelez " solution " des folies qui — l'histoire le montre — ne peuvent que compliquer les questions, rendre les hommes moins humains, élargir dans le temps et dans l'espace les ruines qui nous écrasent."

(*Ça Ira*, 1922)

"Maintenir en prison des hommes condamnés, pour délits militaires, nulle habileté avocassière n'empêchera que ce soit militarisme et aveu de militarisme. Garder encore aujourd'hui des hommes qui, sans la guerre, n'auraient jamais perdu leur liberté, c'est continuer la guerre... Le refus de l'Amnistie, comment l'appelleronsnous si nous ne l'appelons pas une guerre

civile sournoise ?

(*Journal du Peuple*, 22 octobre 1922)

•••

“Pour que l’autorité devienne envahissante jusqu’à la démence, il faut que la matière sur quoi elle s’exerce — les Français en l’espèce — soit devenue lâche et bête jusqu’à l’inertie...

Vous verrez que, parmi sénateurs et députés, il n’y a pas un homme... Chevaucheur de morts, général sur France, ton cadavre de cheval, secoue de ricanement ton ventre inégal.

(*Le Semeur de Normandie*, 11 mars 1925)

•••

Citoyen

“Le caractère spécifique du citoyen, c’est la participation aux fonctions de l’Etat, — nous enseignent Aristote et la pratique des anciens — à deux fonctions principales : légiférer et juger. Le citoyen celui “ qui appartient à l’Etat ”, c’est l’homme qui juge et qui fait partie de l’Assemblée législative. Un député est, pour quatre ans, un quart de citoyen : il ne juge pas et les lois qu’il vote n’ont de force que si elles sont approuvées par un autre ramassis de quarts de citoyens, le Sénat. Dans la classification que nous faisons d’après Aristote, le juge, animal supérieur, est un demi-citoyen. Quant à nous, pauvres gens, dont tout l’office social consiste à subir l’arbitraire des lois et des faiseurs de lois, et des appliqueurs de lois, Aristote constaterait en bouffonnant qu’on nous a châtrés des deux puissances du citoyen. Nous appliquer le beau titre historique, c’est proprement s’émerveiller devant la virilité des eunuques et les prier de remédier à la dépopulation de notre cher pays.

(*Encyclopédie Anarchiste,* 1925)

•••

“Tant qu’on demandera son mot d’ordre à Gandhi ou à n’importe qui, on démontrera que la libération est encore impossible.

(1930)

“Comment l’anarchie se maintiendrait-elle si la force parvenait à l’établir ? Par la force encore ? Qu’est-ce donc qui la distinguerait d’un autre état ? Conçoit-on une force organisée, sans hiérarchie ? L’anarchie violente ne tarderait pas à devenir une archie. Elle ne serait qu’une transition sanglante vers quelque dictature. Mais, si elle s’établissait par la douceur et

la persuation, si tout le monde comprenait. .. Faisons l'éducation de la foule et répandons, anarchiste ou sans épithète, la vérité.

(*Le rire du Sage*, 1928)

Toujours dans *"Un Art de Vivre"* (*Rire du sage, et Sagesse qui rit*)

"Le révolutionnaire vaincu est toujours vilipendé aux mensonges solennels de l'histoire... Même battu, le champion du parti aristocratique garde de nombreux défenseurs : écrivains aristocrates, écrivains singes d'aristocratie et qui grimacent des opinions de bonne compagnie ; écrivains mercenaires et qui savent où est l'argent...

On change une loi ou un gouvernement : on ne supprime pas toute loi et tout gouvernement.

•••

"dès que l'utopiste veut bâtir sa cité quelque part, il est forcé de tenir compte des éléments empiriques, il ne voit plus le moyen d'instituer la justice sans l'imposer. Il sent l'insuffisance de l'éducation et il promulgue des lois. Pour conserver sa société vertueuse, le voici entraîné à l'enfermer dans un rempart de despotisme.

•••

"Quand une doctrine libératrice a paru convertir une foule, c'est que les meneurs de cette foule s'étaient faits de cette doctrine un moyen de gouverner... La puissance enivre et pervertit les doctrines comme les hommes.

•••

"II m'est naturel de désirer la société des autres hommes. Ce qui est artificiel, ce qui est dépravation du besoin naturel, c'est le goût de vivre dans une société hiérarchisée, d'y occuper une place définie, de n'y être pas ce que ridiculement on méprise sous le nom de " déclassé ". Ce qui est en partie artificiel et complètement détestable, c'est la lâcheté d'obéir et la brutalité de commander.

•••

"Logiquement, l'hommme est homme avant d'être citoyen. La loi naturelle n'attend pas la loi civile pour nous interdire de détruire et d'asservir les autres hommes. L'état de guerre se produit dans la société civile comme dans la société naturelle dès qu'il y a violence contre la vie ou la liberté d'un homme.

•••

“Aristote, parce qu’il combat la distinction sophistique, socratique et cynique entre la nature et la cité, parce qu’il se fait le défenseur de la société civile, est contraint de justifier l’esclavage. Au moyen-âge il eût vanté le servage. Aujourd’hui, il exalterait capitalisme et salariat.

Aristote, intelligence scientifique est cependant comme d’autres savants même d’aujourd’hui, dogmatique et sans prudence ? C’est le propre de tels esprits de noyer le droit dans le fait, d’affirmer nécessaires, légitimes et immortels les faits dont ils croient constater l’universalité... nous approuverions aussi, dans le milieu où ils se produisent, les faits locaux et nous n’aurions, par exemple, nulle horreur pour les anthropophages.

•••

“Le groupe n’a pas de droits. Un droit est chose individuelle et inaliénable comme un besoin ou une puissance spontanée. Je ne puis déléguer ni mon droit de penser librement ni mon besoin de penser librement. Je ne puis pas plus déléguer ma volonté ou mon droit à la vie que ma faim ou que mes dents. Nul ne peut depuis longtemps manger pour moi ni penser pour moi. Même, dès qu’il s’agit de choses qui importent, nul ne peut parler pour moi.

•••

“La loi naturelle du travail, on a réussi à la fausser. Arbitrairement, la société civile écarte certains hommes de l’effort. Elle déleste leur vie pour leur permettre de s’élever jusqu’à l’ange et de rouler jusqu’à la bête, d’être uniquement des cerveaux ou des ventres. Leur part du fardeau naturel, elle la rejette sur les autres qu’elle prive de loisir.

•••

“Loi naturelle, le travail, parce que mon corps a des besoins naturels que seuls satisferont les produits de l’effort. Le travail que ma raison approuve est celui qui me défend contre la faim, contre le froid et les intempéries. Le reste est social et détestable. Le reste est servitude artificiellement forgée.

•••

“La société civile accroît de mille façons le travail nécessaire. Elle prend des hommes pour en faire des soldats, des juges, des geôliers, des politiciens, des noireisseurs de papier ridicules. Elle invente et multiplie les besognes improductives

... Les rentiers, les actionnaires, les propriétaires, les patrons, les

fonctionnaires, les commerçants, les politiciens, les artistes payés et les savants officiels ne forment pas dans la société l'énorme proportion de neuf sur dix. Chaque ouvrier utile n'a peutêtre à subvenir qu'aux besoins de trois hommes : un soldat qui manifeste des exigences presque ordinaires encore qu'un peu gaspilleuses, — un fonctionnaire qui détruit au moins autant que trois hommes sobres — un actionnaire qui n'arrondirait pas son ventre s'il n'exigeait que six fois le gruau de Spinoza.

•••

"L'idole me demande d'être esclave, dévot ou dévoué, de me livrer à elle aveuglément. Elle exige le sacrifice de ma raison, de mon cœur, de ma volonté, de toutes mes spontanétités vivantes, de mes seules joies profondes, de mes uniques raisons de vivre.

... Tous les peuples qui poussent l'ignorance d'eux-mêmes jusqu'à se proclamer civilisés adorent l'Ordre, la Loi, la Patrie, la Race, la Couleur.

... La Couleur blanche est une des plus abominables idoles que connaisse l'histoire,,. La Race n'est guère moins dangereuse, surtout quand elle s'allie à la Religion... La Couleur et la Race sont peut-être les pires dangers de demain. N'y faudra-t-il pas ajouter la Partie du Monde ?

Le sage n'oublie jamais que la seule voix divine, la conscience, proclame : *Tu ne tueras point."*

(1928)

•••

"L'amour du pays natal est sot, absurde, ennemi de mon progrès, s'il reste exclusif. Qu'il devienne un moyen d'intelligence et je le louerai comme celui qui se repose à l'ombre d'un arbre loue la graine. De mon amour pour la terre de mon enfance et pour le langage qui premier sourit, si j'ose dire, à mes oreilles, doit sortir l'amour pour les beautés de toute la nature et pour la musique pensive de tous les langages humains.

•••••

ŒUVRES PUBLIÉES DE HAN RYNER

(Henri NER)

Mémoires et souvenirs :

J'ai nom Eliacin (enfance, 1956) ; Aux Orties (adolescence) (1957) ; Le Sillage parfumé (sur Jacques Fréhel, 1958).

Ouvrages philosophiques :

Petit manuel individualiste (1903) ; Le Subjectivisme (1909); Les Synthèses suprêmes (1925) ; La Sagesse qui rit (1928) ; Le Rire du Sage (précédé de la Sagesse qui rit, 1960 ; repris sous le titre : Un Art de Vivre, 1968).

Philosophie lyrique et contes philosophiques :

L'Homme-Fourmi (1901) ; *Les Voyages de Psychodore* (1903) ; Les Chrétiens et les Philosophes (Epictète, 1906) ; Le Cinquième Evangile (Jésus,. 1910) ; Le Fils du Silence (Pythagore, 1911) ; Les Paraboles cyniques (1912) ; La Tour des Peuples (Babel, 1919) ; Les Apparitions d'Ahasvérus (1920) ; Les Véritables entretiens de Socrate (1922) ; La vie éternelle (1924) ; L'ingénieux hidalgo Miguel Cervantes (1926); Chère Pucelle de France (Dame des Armoises, 1930) ; Bouche d'Or, patron des pacifistes (Dion Chrysostome, 1934) ; Songes perdus, Crépuscules et Dans le Mortier (1929,, 1930, 1932) ; Les Orgies sur la montagne (Orphée, 1935) ; Amant ou Tyran (Vigny, 1939) ; Jeanne d'Arc et sa mère (1950), Les Grandes Fleurs du Désert (François d'Assise, 1963) ; Contes (1967).

Essais critiques et historiques :

La Paix pour la Vie 1892) ; Le massacre des Amazones (1899) ; La philosophie d'Ibsen (1903) ; Prostitués (1904) ; Alfred de Vigny (1909); Jules Renard (1910); Les Artisans de l'Avenir (1921) ; Claude Tillier (1922) ; Histoire de l'individualisme dans l'Antiquité (1924) ; Le Drame d'être deux (en collaboration avec Aurel, 1924) ; L'Eglise devant ses Juges (1937) ; Face au public (œuvres oratoires, 1947).

Roman :

Chair vaincue (1889) ; Ce qui meurt (contient le Livre de Pierre, 1893) ; l'humeur inquiète (1894) ; La Folie de misère (1895) ; Le Soupçon (1900); Le Crime d'obéir (1900) ; La Fille manquée (1902) ; Le Sphinx rouge (1905); Les Pacifiques (L'Atlantide, 1914); Le père Diogène (1920); L'Autodidacte 1926) ; L'Aventurier d'amour (1927) ; L'amour plural (1927) ; Les Surhommes (1929) ; Prenez-moi tous ! 1932) ; La Soutane et le Veston (1932).

Théâtre :

Jusqu'à l'âme (1910) ; Les Esclaves (1910); Vive le Roy (1910) ; Le Poison (1920) ; Le Manœuvre (1931) ; La Beauté (1938).

Poésie :

Les Chants du divorce (1892).

En feuilleton :

Les mains de Dieu (dans l'Humanité, 1917) ; Mon frère l'Empereur (Othon, dans la Patrie humaine, 1917).

●●●●●

Table des matières

I. — Présentation

II. — Un jeune homme pauvre

III. — L'individualiste

IV. — L'Eglise

V. — Autres combats

VI. — La guerre

VII. — Luttes de paix

VIII. — Le sage

IX. — La règle du travail

X. — Economie

XI. — Révolution ?

XII. — Politique

XIII. —La Loi

XIV.—Final

Notes et références
Textes de Han Ryner
Bibliographie